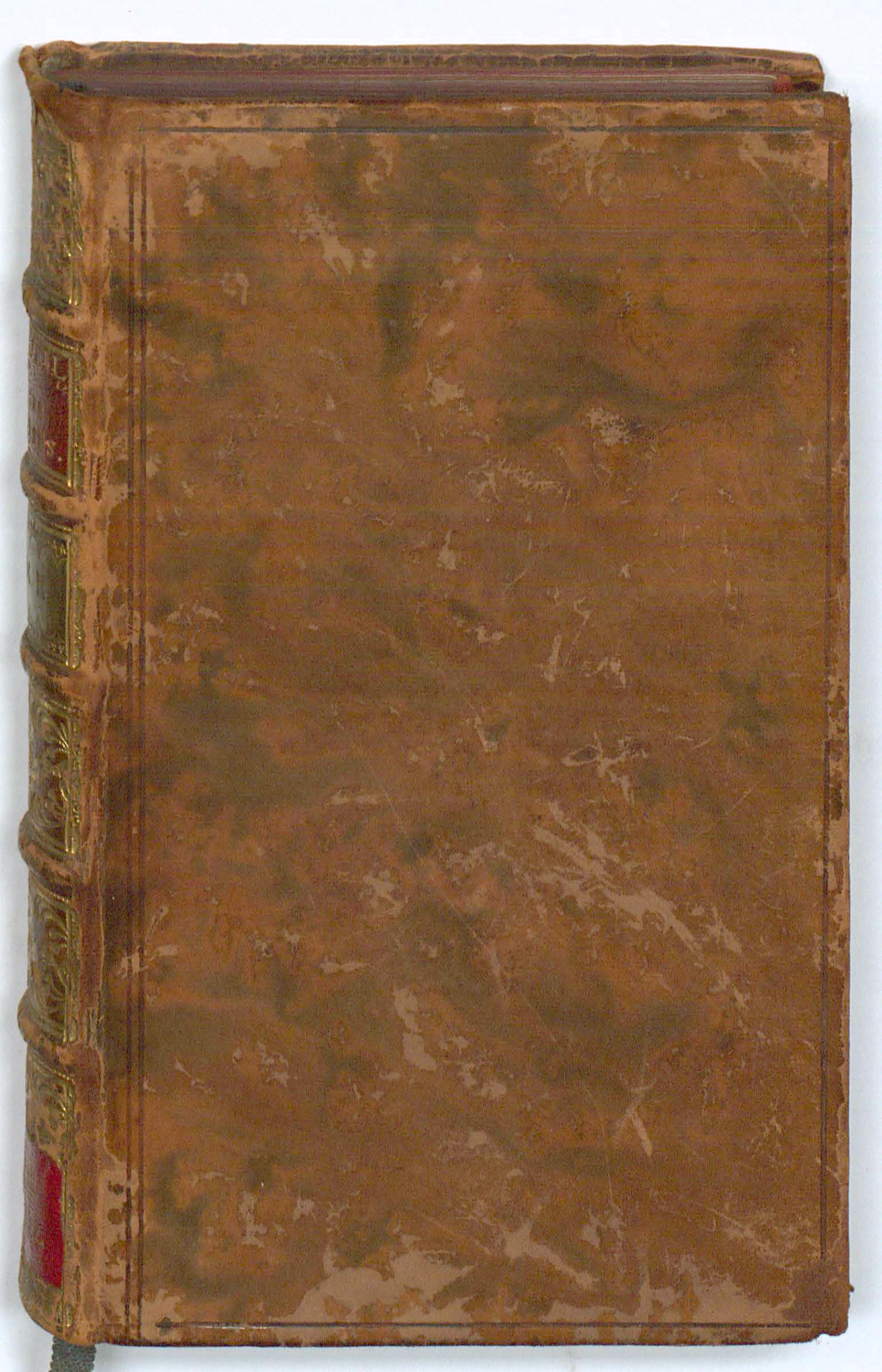
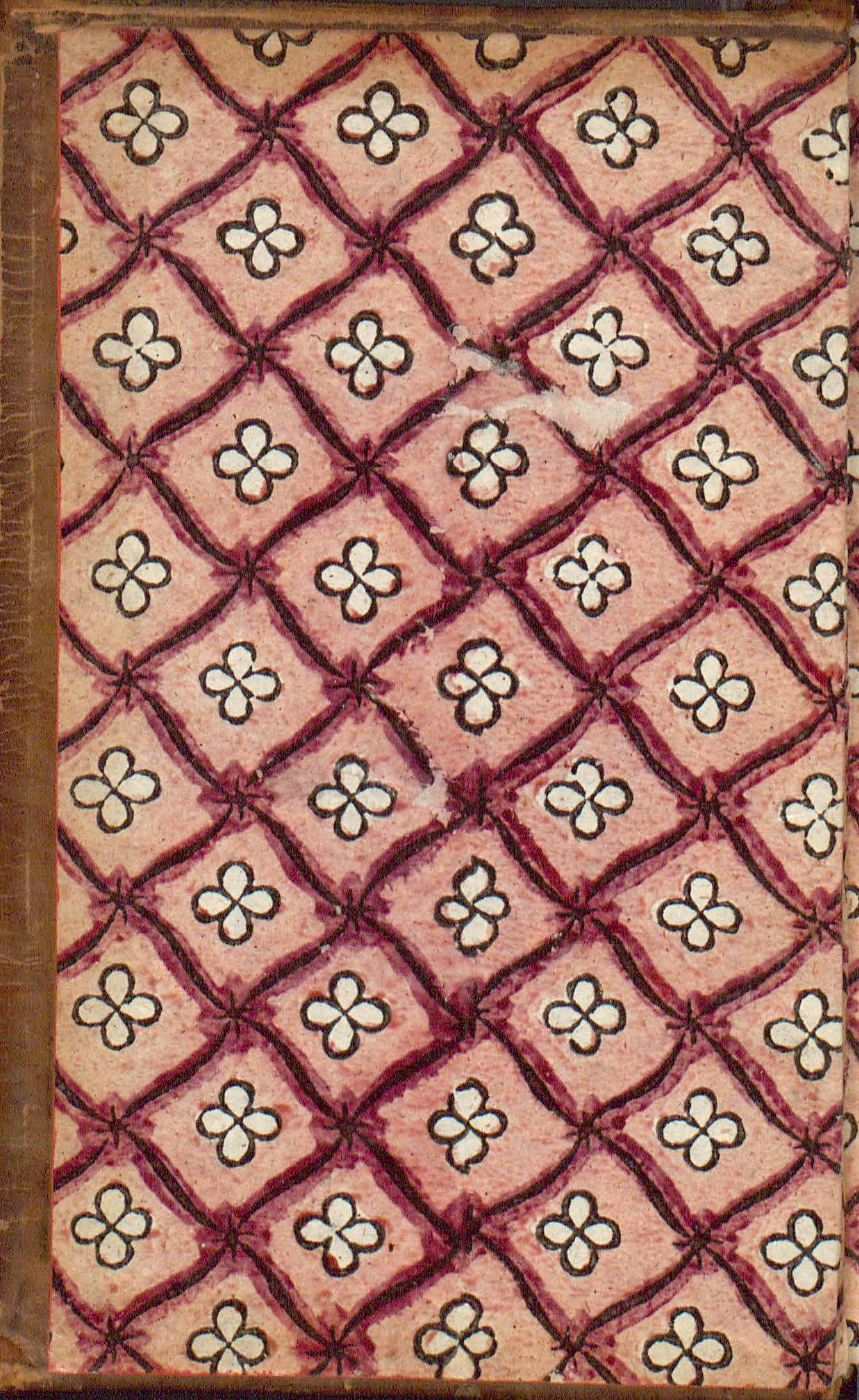
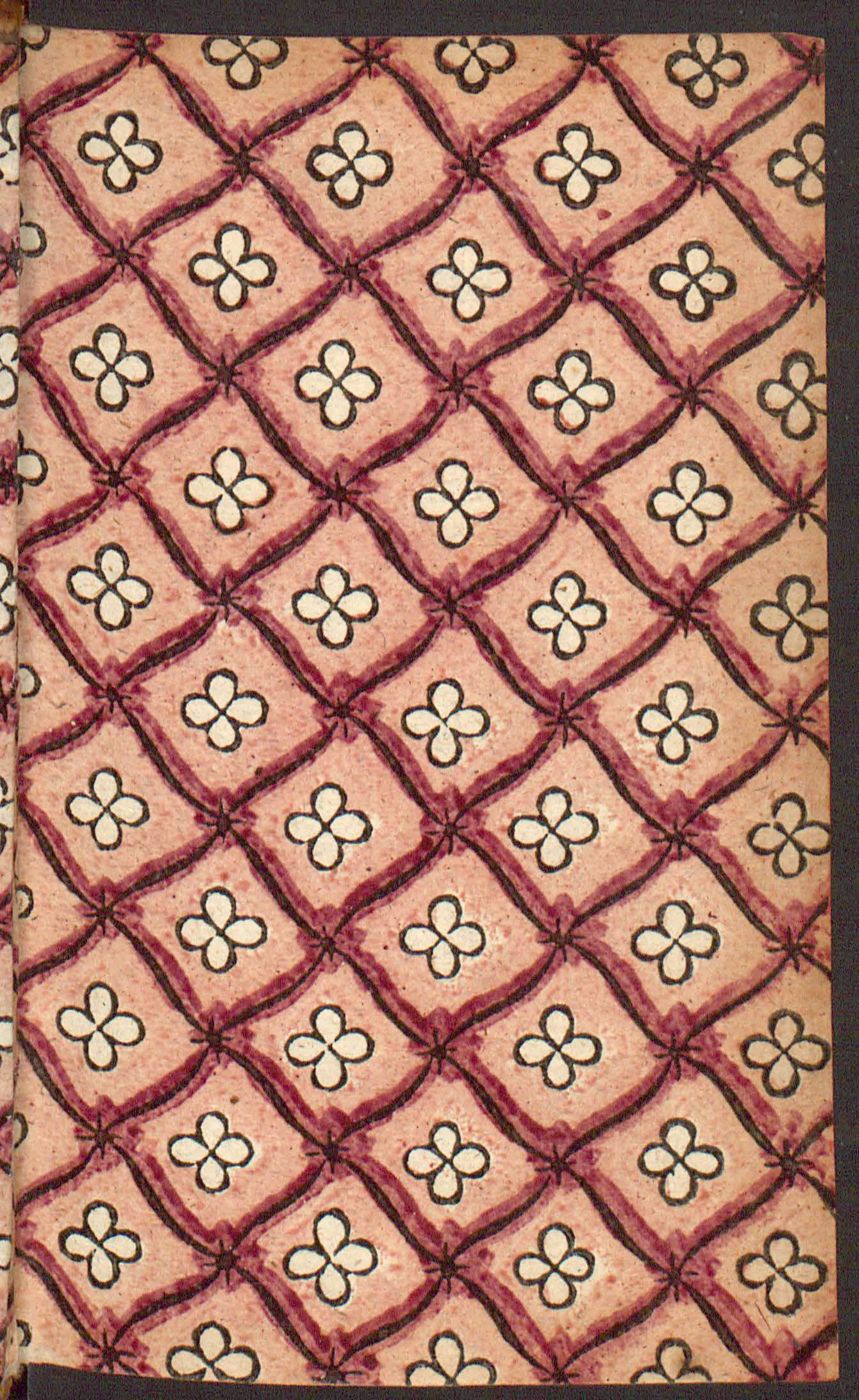






Recueil
de
Poemes divers

Tome II

Recueil de Poësies diverses

Tome II.

Discours Politiques
Sur les Affaires de l'Europe.
Extraits des propres paroles de Mr d'Argenson la Bête en 1745.

À considérer l'état où étoient les choses pendant l'hyver dernier, ne pouvoit-on pas, Messieurs, regarder le prétendu Empereur comme un Etron dans une Lanterne, et la Reine de Hongrie sa femme comme une biche aux abois? Le Roi d'Angleterre paroissoit entre deux selles le Cul à terre, ayant également à craindre pour Londres & pour Hanovre. Nous pondions, Messieurs, sur nos Oeufs, et quant au Roi de Sardaigne; il étoit en telle presse, qu'on lui auroit bouché le trou du Cul avec un grain de Millet. Le Prince Edouard faisoit flores, & nourdonnoit du fil à retordre à ses

Ses ennemis; le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, avoit été réduit à ne faire pendant plusieurs années que de petites crottes, mais tout à coup la Chance a tourné, et comment cela? me direz vous. Le voici, Messieurs; la Reine d'Espagne est un bâton merdeux qu'on ne sait par quel bout prendre; elle a toujours eüe, vous le savez, la fureur de péter plus haut que le Cul. Qu'en est-il arrivé? le Roi de Prusse nous a pété dans la main, et le Roi de Sardaigne nous a chié du poivre; le Roi George est remonté sur sa Bête; le Prétendant a fait Gilles, et les Hollandois qui nous donnent chaque jour quelque Godan, veulent

nous faire avaler le goujon. Tout cela est très facheux, mais si on en conclud, qu'il faudroit plutôt faire la paix cette année que l'année prochaine, je vous assure, Messieurs, que la différence est à peu près, comme de passer la nuit avec ou sans chandelle, & si l'on croit qu'en faisant agir plus efficacement nos Armées de Flandres, nous eussions par là avancé de quelque chose, c'est moi qui vous le dis, Messieurs, cela auroit servi come de battre l'eau pour faire du beurre. Je conviens que vous devez être faché que nos Généraux après avoir laissé les Autrichiens se quarrer pendant deux mois dans le Parmésan, comme un Pou sur une rogne, soient

enfin

soient enfin parvenus à déguignoner Mr. de Lichtenstein; mais patience, j'espère que bientôt, il en aura dans le Cul, et qu'il ne fera enfin que de l'eau toute claire.

Epitre
de Mr de Voltaire
au Cardinal de Quirini
en 1752.

Eh quoi! vous voulez que je chante,
Ce Temple orné par vos bienfaits,
Dont aujourd'hui Berlin se vante;
Je vous admire et je me tais.
Comment? sur les bords de la Sprée
Dans cette infidelle Contrée,
Où de Rome on brave les loix,

Pourrois-je élever ma voix
À des Cardinaux consacrée?
Eloigné des murs de Sion,
Je gémis en bon Catholique.
Hélas! mon Prince est Hérétique
Et n'a point de Dévotion:
Je vois avec Componction,
Que dans l'infernale Sequelle,
Il sera près de Ciceron,
Ou d'Aristote, ou de Platon
Ou vis à vis de Marc-Aurele.
On sait que ces Esprits fameux,
Sont punis dans la nuit profonde:
Il faut qu'il soit damné comme eux;
Puisqu'il vit, come eux, dans le monde:
Mais sur tout, que je suis fâché!
De le voir toujours entiché
De l'énorme & cruel péché

Que

6. Epitre de Mr. de V.

Que l'on nomme la Tolérance.

Pour moi, je frémis, quand je
pense,
Que le Musulman, le Payen
Le Quakre, le Luthérien
L'Enfant de Génève & de Rome,
Chez lui tout est reçu si bien,
Pourvuque l'on soit honnête
homme:
Pour comble de méchanceté
Il a sçu rendre ridicule,
Cette sainte inhumanité,
Cette haine, dont sans scrupule,
S'armoit le dévot entêté,
Et dont se railloit l'incrédule.
Que ferois-je, grand Cardinal,
Moi, Chambellan très inutile,
D'un Prince endurci dans le mal,
Et proscrit dans notre Evangile?

au Card.l Quirini

Vous dont le front prédestiné
À nos yeux, doublement éclate,
Vous, dont le Chapeau d'écarlate,
Des Lauriers du Pinde est orné,
Qui, marchant sur les pas d'Horace
Et sur ceux de Saint Augustin
Suivez le raboteux chemin
Du Paradis et du Parnasse,
Convertissez ce rare Esprit.
C'est à vous d'instruire & de plaire,
Et la Grace de Jésus Christ,
Chez Vous brille en plus d'un Ecrit,
Avec les trois Graces d'Homère.

8. Epitre
à Mr de Voltaire
à l'occasion de la nouvelle année
par Mr Blin de St Maur.

Dans un sot jour consacré par l'usage;
Où chacun ment, où la Ville et la Cour,
La haine au Coeur, et l'Amour au Visage,
Vont tendrement s'embrasser tour à tour,
Je veux pourtant vous offrir un hommage;
Qui ne vaudra que par la Vérité.
Il est plaisant que la sincérité
Prenne ce jour, pour parler son langage.
Que voulez vous! c'est la fête des sots.

Epitre à Voltaire 9.

Chacun en fait pour ce qui l'intéresse;
Bouret pour l'or, Boufflers pour la
tendresse.
Si j'en formois un, ce sera pour nous deux.
Mais, Roi du Pinde, et cher à Polhymnie,
Vous avez tout ce qui fait des jaloux.
Gloire, fortune Esprit, gaîté, génie,
Luth enchanteur, fine et douce har-
monie;
Quels voeux au Ciel puis-je addresser
pour Vous?
Il ne m'en reste hélas! qu'un seul à
faire.
Vous possédés tous les talens d'Homère;
Et ce qu'il fût, vous l'êtes aujourd'hui.
Il sçut, dit-on, sans yeux et sans ennui,
Jusqu'à Cent ans prolonger sa
Carière,

Epitre à Mr de V.

Pour achever la ressemblance entière,
Il ne faut que vivre autant
que lui.
Chantre divin du bon Roi (a) que
j'adore,
A près cent ans, puissiés vous être
encore,
L'honneur du siècle & le modèle heureux
Des fous charmans & des aimables
sages,
Et voir enfin chez nos derniers
neveux
Tout le plaisir que feront vos ou-
vrages.

Vers
de Mr. de Voltaire
à Mr. Thieriot
qu'il fit en 1732. à son retour
de Fontainebleau.

J'ai hanté ce Palais du vice,
Où l'on fait le bien par Caprice,
Et le mal par un goût réel.
Où la Fortune & l'injustice,
Ont un hommage universel:
Mais bien loin d'y faire un sacrifice,
J'ai bravé sur leur Maitre Autel
Ces Dieux qu'adore l'avarice.
J'ai porté mon air naturel
Dans le Centre de l'artifice;
Ce poison subtil & mortel,
Que l'on avale avec délice
Me sembloit plus amer que fiel.
Je l'ai renversé comme Ulysse,

Vers de Mr de V.

Je n'ai point bû dans ce Calice,
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme & l'Oeil ouvert le fiel,
J'étois au bord du Précipice,
Car on peut aller au Bordel,
Sans y gagner la Chaude pisse.

Vers du même au Prince de Conti sur un grand Souper qu'il avoit donné à la Campagne.

Ainsi que le Fils de Marie,
Jeune encor, dans le Temple instruisoit les Docteurs,
Prince, dès le Printems de ton heureuse Vie,
Tu

Vers d'une dame

Tu servois d'exemple aux Buveurs.
Aujourd'hui de Cana rappellant la
Mémoire,
L'eau fuit de ton Buffet; et fait place
au bon Vin.
Puisse tu dans Cent ans, couronnant
ton destin,
Mourir comme Jésus, demandant à
boire.

Vers

d'une dame qui blamoit sa ser-
vante accusée d'avoir fait le
jeu d'Amour

Viens ça, nomme moi, pauvre fille
abusée
Le Méchant qui osa chez nous faire
le Bordeau; C'est

Vers

C'est votre Maréchal, Madame, Oh! la
Rusée!
Combien de fois as tu remanché son
Marteau?
Il me le fit six fois en filant ma fusée,
Encore vouloit-il leur mon éventail.
Six fois, dit la Dame, en extase ravie,
Une femme d'honneur s'en seroit bien
servie.
Ote toi, ta présence attire mon Cour-
roux.
La laide souillonne, la petite impu-
dente!
C'est bien à telle gueuse à le faire six
Coups,
Je m'en passerois bien, moi qui suis
Présidente!

Epigramme.

Un jeune François en Espagne,
D'une aimable Chloris voulant vaincre l'orgueil,
Se mit un quadruple sur l'Oeil.
Si j'obtiens ce que je demande;
Voilà, ma belle enfant, lui dit-il mon Offrande;
Je sais mieux agir que parler.
A cet aspect se montrant moins cruelle,
L'Amour est aveugle, dit-elle,
Il faut couvrir l'autre Oeil pour lui mieux ressembler.

F.

Autre

Cy gît le Sieur de Manette
Lequel de sa propre allumette,
Se tua en prenant ses ébats,
Sur le Corps d'une Demoiselle.
Je ne sais après son trepas,
Où son esprit s'en alla,
Mais je sais bien qu'on n'entre pas,
En Paradis par ce trou là.

Autre

Un Begue voulant d'une Dame
Les bonnes Graces acquerir,
Et lui montrer l'ardente flâme,
Dont l'Amour le faisoit mourir,
Ne pouvant remuer la langue,
Pour mettre fin à sa harangue,

Autre

Il eut recours à son Outil,
Et le montrant d'yeux et de geste,
Madame, excusés moi, dit-il,
Le Porteur Vous dira le reste.

Autre
à une Coquette mal propre.

Ecoutés cet avis prudent,
Et profités en sans remises;
Changés, Iris, que j'aime tant,
Moins d'Amans, et plus de Chemises.

18. Epigramme

Jean, quatre mois après sa noce,
Se trouva Père, et s'en facha.
Au beau Père il le reprocha.
Lequel lui dit. „D'un fruit précoce,
„Ma femme ainsi me regala:
„J'eusses fait du bruit comme trente,
„Mon beau Père me consola,
„Par un Contract qu'il me donna
„M'assurant mille Ecus de rente.
„Ce même Contract le voilà,
„Il doit rester dans la famille;
„A votre Gendre il passera,
„Si vous mariez votre fille.

Autre
par Mr. Mailly.

À son Ami, lequel avoit naguères,
Du triste hymen subi le fameux joug.
Un jouvenceau pris aux Lacs de Cythère
Contoit son cas & son amoureux goût.
J'aime, dit-il, fille honnête ... & trop sage,
Qui, pour tout bien n'a qu'un gentil Corsage,
Pas un denier!... Heureux, cent fois heureux,
Qui peut l'avoir!... Tu maudis ta tendresse,
Répondit l'autre, épouse ta maîtresse,
Tu cesseras bientôt d'être amoureux.

Autre

Ah! craignez l'eau sur toute chose,
Dit un Devin des plus fameux,
A certain homme très peureux.
De votre Mort l'eau sera cause.
Mon homme alors renonce à l'eau;
Craint la rivière et déjà n'ose
S'approcher du moindre ruisseau.
Boit son vin pur, double la dose:
Devient Yvrogne, croit par là
Détourner le moment critique:
Qu'arriva t'il de tout cela?
Hélas! il mourut hydropique.

Epigramme
sur un
Débauché.

Vous êtes mal, disoit un Esculape,
À certain Gars qui gisoit dans son
lit.
Mais ne craignés que la Parque
Vous frappe:
À quarante ans la cruelle ne hape,
D'un ton dolent, l'autre soudain
lui dit:
Doublés, doublés, j'ai vécu jour &
nuit.

Autre

Sur un Plagiaire.

Ce sot Fidentinus, Avorton du Parnasse,
Des Vers qu'il m'a pillé, se fait gloire aujourd'hui;
Mais las! il les recite avec si peu de grace,
Qu'on jureroit qu'ils sont de lui.

Autre

Sur l'Envieux.

Damis toujours critique & gronde,
Et n'approuve rien dans autrui.
Il est jaloux de tout le monde:
Mais personne ne l'est de lui.

Autre.

Citer tout ton charlatanesque,
Celse, Hippocrate ou Galien,
D'un Jargon où l'on n'entend rien,
Déployer l'emphase burlesque,
Cracher du Grec & du Latin,
Longue Perruque, habit grotesque,
Tout cela réuni fait presque,
Ce qu'on appelle un Medecin.

Autre

Sur le Cocuage

Les Aigrettes du Cocuage,
Sympathisent avec les dents;
Quand elles poussent, quels tourmens!
C'est un désespoir, une rage:
Mais le mal est bientôt passé: Car

Autre

Car si tôt qu'elles ont percé,
Sans qu'on y songe, elles grandissent,
Et quand on fait les ménager,
Joyeusement elles nourrissent,
Ceux qu'elles ont fait enrager.

Autre

Cléon poussé d'humeur folâtre,
Regardoit à son aise un jour,
Les Jambes plus blanches qu'albâtre,
De Lise Objet de son amour.
Tantôt il s'attache à la gauche,
Tantôt la droite le débauche:
Je ne sais plus, dit-il, laquelle
re -

Autre.

regarder.
Une égale beauté, fait un combat
entre elles !
Ah ! dit Lise, Ami, sans tarder,
Mettez vous entre deux, pour finir
leurs querelles.

Autre.

Pendant tout un hyver savoir se mé-
nager,
De deux Amans tagaillarde fleurette,
De son mari se faire aimer.
A Paris, c'est être Coquette,
Mais à Berlin c'est s'amuser.

Epigramme
à la Reine de Hongrie.

En vain pour t'accabler l'Europe
toute en Armes,
De nombreux Bataillons inondent
tes Etats:
Belle Reine, le Ciel te donna tant
de Charmes,
Qui te garantiront de tous leurs at-
tentats.
Laisse toi dépouiller, et cède à leur
manie;
Laisse aller s'il le faut & Chemise
et Jupon;
Cléopatre autrefois ainsi que toi,
jolie,
De ne leur rien cacher te donna
la leçon,   Tu

Autre

Tu paroitras pour lors si fraiche &
si fleurie,
Que de notre César l'ame tendre et
saisie,
Oubliera tous ses droits pour te
prendre le Con.

Autre
Sur l'amour
par le Chev.r de Cailly.

Le métier d'amour en effet,
Est une assés plaisante affaire;
Ce métier, plus on l'a fait,
Et moins on est propre à le faire.

Autre

à une Femme qui vouloit une rime à Coëffe.

Une femme entêtée à vouloir qu'un Poëte,
Lui donnât une Rime à Coëffe; il lui répond;
Je ne le puis, ma chère, en aucune façon;
Tout ce qui d'une femme appartient à la tête
N'ayant ni rime ni raison.

Autre.

Quand Vallée(a) entend le Tonnerre
De crainte d'être foudroyé;
Dans le fond de sa cave, il court tout effrayé,
Ne s'imaginant pas que Dieu soit sous la Terre.

(a) Conseiller du Parlement de Bordeaux.

Autre
Sur une veuve
par Mr. de Voltaire.

Quoique fort ardente au plaisir,
On la verra pourtant rester quelque
tems Veuve,
Mais de plusieurs Amans elle fera
l'épreuve,
Afin de pouvoir mieux choisir.

Autre
Sur le Cardinal Tencin.

On n'avoit pas crû qu'à Moyse,
Tencin pût être comparé.
Tous deux furent bien près de la Terre
promise,
Mais aucun des deux n'y est entré.

Autre

Les deux flambeaux

par Mr. d'Arnaud.

Bien opposés & par sentier contraire,
J'ai deux flambeaux qui vont gui-
dant mes pas,
L'un toujours sûr, mais triste Lumi-
naire,
Est le flambeau de la Raison sévère;
L'autre plus doux, mais qui m'éga-
re, hélas!
Celui d'Amour. Faut-il qu'ils ne me
luisent;
Que tour à tour, et jamais tous les
deux:
Grand Jupiter, qu'ensemble ils me
conduisent!
Leur union sauroit me rendre heureux.

Autre

Et de mon sort n'aurois plus à me plaindre:
Si cependant de ce double brandon,
Il en est qui doive un jour s'éteindre,
Que ce ne soit celui de Cupidon!

Autre

Les deux Beautés

par le même

Interrogé quelle étoit la plus belle,
De Cythere ou de Minerve? Quelle?
Répond Momus, mais le Choix est douteux:
Ce sont Beautés de différente espèce:
Près d'un Minois fripon & gracieux,
Je vois des traits, un air plein de noblesse:
Venus séduit, & Minerve intéresse.

Ce

Autre

Ce que je fais pour vous en parler mieux,
C'est que voudrois les avoir toutes deux;
L'une pour femme, & l'autre pour Maitresse.

Autre
à un Medecin
par Mr Brun.

Medecin, qui m'ordonnes l'eau;
Tu veus donc me mettre au Tombeau.
Crois-tu qu'à tes voeux je réponde?
Qu'entens je? As-tu l'esprit troublé?
Songes qu'elle a détruit le Monde,
Et que le Vin l'a repeuplé.

Autre
du Poëte Roi,
qui avoit reçu le Cordon de l'Ordre de St. Michel, mais qui n'a pû devenir Membre de l'academie.

Moi! j'irois implorer une Troupe ennemie,
Jusques là mes talens seroient humiliés!
Mon petit Saint Michel vous tenez sous vos pieds,
Et le Diable et l'academie.

Autre.
En faisant sa visite, un Prélat assuré
De l'ignorance d'un Curé,
Lui demande d'un ton de maitre,

Autre

Quel âne de Prélat l'avoit fait
Prêtre?
L'autre d'un ton humble et civil,
C'est Vous, Monseigneur, lui dit-il.

Autre

Belle pensée d'un Poëte.

Un Auteur du Théâtre expert, mais
indigent,
Cela n'est pas une merveille;
Allant un jour faute d'argent,
Vendre les Oeuvres de Corneille.
Un ami qui le vit inquiet & rêveur;
Quel chagrin, lui dit il, me faites vous paroître?
On en auroit à moins, lui répondit l'Auteur,
Je ressemble à Judas, je vais vendre mon
Maître.

Autre
Sur le Cardinal Tournon.

Tournon, Légat et Cardinal,
C'est à Macao par la main d'un
Jésuite,
Tous les soins qu'on a pris pour lui
faire du mal,
N'ont fait que couronner son zèle &
son mérite.
Les fils de Loyola l'ont conduit au
Tombeau.
Il doit à leur fureur la palme du
Martyre;
Un Jésuite complice a reçu son Chapeau,
Je n'y trouve point à redire,
La dépouille appartient au Valet
du Bourreau.

Autre

de l'Amour.

Projets flatteurs de jouir d'une Belle,
Soins concertés de lui faire la Cour,
Tendres écrits, Sermens d'être fidèle,
Airs empressés, vous n'êtes point
l'Amour,
Mais se donner sans espoir de re-
tour,
Par son désordre avancer ce qu'on
aime,
Respect timide, Amour extrême,
Persévérance au comble du malheur,
Dans sa Phillis n'aimer que sa
Phillis même,
Voilà l'Amour, mais il n'est qu'en
mon Coeur.

Autre
Sur le Clergé.

Ceux que formoit jadis Paul à la
Prélature,
Cherchoient l'Opus bonum & non
pas la parure.
Les Prélats de nos jours cherchent
l'aise & rien plus,
D'un partage inégal font gémir la
Nature:
L'Evêque a le Bonum et le Curé
l'Opus.

Epigramme de Catulle

Vivamus, mea Lesbia, atque
amemus,
Rumoresque senum severiorum,
Omnes unius estimemus Assis;
Soles decidere ac redire possunt.
Nobis, quum semel occidit brevis Lux;
Nox est perpetua una dormienda.

Traduction

Songeons à jouir de la vie,
Puisque l'amour, chère Lesbie,
Nous offre de nouveaux passetems.
Moquons nous des vains réglemens,
Qu'oppose la froide Vieillesse aux

Autre

Aux soins d'une aimable tendresse,
Le Soleil chaque jour,
Se cache & renaît tour à tour.
Mais hélas! Quand la mort cruelle,
Viendra finir notre Bonheur,
Rien ne pourra vaincre l'horreur,
De la nuit éternelle.

Autre d'Owen

Sur l'Amour

Principium dulce est, at finis amoris amarus,
Læta venire Venus, tristis abire solet.
Flumina quæ fluunt sic ad mare dulcia currunt,
Postquam gustarunt æquor, amara fluunt.

40\. Epigramme contre l'Abbé Des Fontaines, par Pyron.

Je ferai peindre un Satyre bien
gras,
Nés large et plat, front sans pu-
deur aucune,
Queue au derriere, Oreilles de
Midas,
De Cerberus les trois gueules
en une;
Mordant le monde, aboyant à
la Lune,
Puis en quarré deux morceaux
de lison,
Je ferai peindre au Cou du Com-
pagnon,

Autre

Ourlet bien blanc, et la toile bien bleuë;
Je gage, Abbé, qu'à ce Portrait mignon,
Croyant te voir, ton Chien battra la Queuë.

Autre

Sur le Cardinal Fleury.

Sans Opulence & sans éclat;
Se bornant au Pouvoir suprême;
Il n'a vécu que pour lui même,
Il meurt pour le Bien de l'Etat.

42. Autre.

Tous les jours la belle Sylvie
Qui voudroit vivre après sa mort,
Veut que je parle de sa vie;
Et j'ai peur de lui faire tort.
Voici le fond de son histoire;
Un tiers du jour à s'habiller,
L'autre tiers à manger et boire,
Et tout le reste à babiller.

Epigramme
La Gloire de Titus.

Pour se couvrir d'une Gloire éternelle,
Que fit Titus? Nombre d'Exploits fameux?
Mille fois plus. Une Rome nouvelle?
C'eut été peu. Des Ecrits précieux?
Bien plus. Des Rois formés sur son modèle?
Encor plus. Eh! quoi donc? des Heureux?

Autre.

Iris a de la Chasteté;
Ce n'est pas qu'elle soit tigresse;
Mais quand on manque de beauté,
On s'honore de la sagesse.

Autre.

Elle aime les plaisirs, et veut qu'
ils soient secrets.
Du moindre petit bruit, sa vanité
s'offense.
Elle a beau désirer des Amants
bien discrets,
Elle en a trop pour sauver l'ap-
parence.

Epigrammes au nombre de 5.

I.

Tout homme qui te lit, Bellot,
Ne peut sans être téméraire,
Décider quel est le plus sot,
Ou de l'Auteur, ou du libraire.

II.

Tout le monde t'aime, Remi,
J'en sais la cause, on me l'a dite,
Pour n'avoir aucun ennemi,
Il faut n'avoir aucun mérite.

III.

Soutenir le malheur, dis tu,
Est une vertu peu commune,
Ami, soutenir la Fortune,
Est une plus grande vertu.

IV.

Nous avons en naissant bonne ou mauvaise chance.
Si c'est le pur hazard qui fait le Roturier,
Il est fou si son sort peut le mortifier;
Si le même hazard fait l'homme de naissance,
N'est-il pas bien plus fou de son glorifier!

V.

Lise nous dit, Adieu Printems,
Je suis dans ma vingt & neuvième;
Rien n'est plus vrai; depuis dix ans,
Elle approche de sa trentième.

Autre.
Le Gascon.

Beauté, qu'Amour sous tes loix range,
Sur tes dédains, je ne prens pas le change,
Cadédis, je sais que ton coeur,
Qu'Amour pour moi vivement presse,
Sous un atôme de rigueur,
Me cache un monde de Tendresse.

Autre
Sur la Chapelle.

Saurin est un grand Orateur,
On ne peut trop priser ses talens & son Zèle,

48. Sur la Chapelle.

Point, point, c'est un blasphémateur;
Répond brusquement la Chapelle.
Effrayé de ce nom je m'informe en tous lieux;
J'apprens enfin d'où vient le transport qui l'anime,
Il a parbleu raison. Sa haine est légitime,
Le Public a jugé que Saurin prêche mieux.

F.

Epitaphe de Passerat, par lui même.

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'Ange l'éveille,
Et croit qu'il se reveillera
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix & le repos,
Afin que rien ne pêse à ma cendre et mes Os.
Amis, de mauvais Vers ne chargés point ma Tombe

50. Epitaphe

du Duc de Nivernois
sur un vieux Président
qui mourut au bout d'un
An de mariage avec une
fille de 12. ans.

Cy git qui pour avoir lignée,
Fille de douze ans épousa;
Il mourut, et son Epousée,
Fut le seul Enfant qu'il
laissa.

G.

Epitaphe
de Piron, par lui même.

Cy git... qui... quoi? ma foi, per-
sonne: Rien.
Cy git quelcun qui ne fut serf ni
Maitre,
Cy git quelcun qui ne voulut rien
être;
Qui n'eut nul, en quoi certes il fit
bien.
Car après tout, bien fou qui se pro-
pose,
De rien venu, redevenant à rien:
D'être en passant ici bas quelque
chose.

52.

Epitaphe de Mr. Rousseau par Pyron.

À Bruxelles mourut Rous-
seau;
Paris fut jadis son Berceau;
Voici l'Abrégé de sa vie;
Qui fut trop longue de
moitié.
Il fut trente ans digne
d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

Rève 53.

Je rèvois l'autre jour, adorable Mr
Que nous étions tous deux dans l'Isle
de Cythère,
Que tendrement serré entre vos deux
genoux,
Je vous faisois sentir la force de mes
coups.
Nous nous pâmions, hélas! mais nous
pâmions d'aise;
Lorsque l'importune Thérèse,
Entendant nos soupirs vivement re-
doubler,
Vint trouver un plaisir tout prèt à
s'achever
Je me mis contre elle en colère,
Va te faire faire f....
Laisse nous faire notre affaire,
Dois tu chez ta maitresse entrer si matin?

Ah! ne vous fachez pas, mon cher,
Me dit-elle, d'un ton badin,
J'ai cru, que l'aimable M**
Etoit avec quelque Lutin:
Tu ne te trompois pas, ma Fille,
Repris-je alors du même ton,
Car avec ma gentille Aiguille,
Je lui recousois le Con.

Question décidée
sur les Pucelages.

Après leur mort où vont les Pucelages?
En Paradis? Ils tenteroient les Saints.
Descendent-ils sur les sombres rivages?
De

De bons morceaux ne sont pour les
Malins.
En Purgatoire? ils l'ont fait dans
ce monde.
Où vont-ils donc? Limbes sont leur
séjour:
Des innocens ces lieux sont la Patrie;
Quand Pucelage abandonne le jour,
à peine sait-il ce que c'est que la
Vie.

Pourquoi les femmes n'ont point de barbe.

Sais tu pourquoi, cher Camerade,
Le beau Sexe n'est point barbu?
Babillard, comme il est, on n'au-
roit jamais pû
Le raser sans estafilade?

Vers
Sur la Constitution
par Rousseau.

Rome, je te vois bien, il faut te dire
Adieu,
Si de mourir Chrêtien, je veux avoir
la Gloire:
Une Bulle déjà me défend d'aimer
Dieu,
Une autre pourroit bien me défen-
dre d'y croire.

Chanson
Sur le même Sujet
par Mr. de Voltaire;

Un jour deux Diables en volant,
Firent une gageure,
A qui chieroit le plus puant,
Sur l'humaine Nature;

Lun

Chanson,

L'un d'abord chia le Tellier,
L'autre d'effroi recule,
Et pour surpasser le premier,
Enfin chia la Bulle.

Chanson

de Mr. de Voltaire,
sur l'air des Pelerins de St. Jaques,

Satan trompant le premier Père,
Fit tout périr,
Jesus part à la folle enchère,
Et vient mourir.
Trouvez vous pas Dieu tout puissant,
Bien pitoyable,
D'Immoler son fils innocent,
Pour épargner le Diable.

58. Vers
à l'Archevêque
de Sens,
qui avoit ordonné que l'on enterrât
un morceau de Chair qu'on lui
avoit coupé à l'Opération de
sa fistule.

De Joseph Languet du Gergy,
Un morceau du Cul gît ici,
Le Peuple de son diocèse
Seroit bien aise,
Que le reste y fût aussi.

Quatrain

Sur l'Amour.

C'est par les yeux que l'Amour entre,
Des yeux à la bouche il se rend;
Ainsi ce petit Dieu toujours descend,
Jusqu'à ce qu'il arrive au Centre.

Autre

Sur la Fortune.

La fortune n'a rien qui me puisse
tenter,
À ses fausses grandeurs je ne veux point
prétendre;
Il faut mille degrés pour qui veut y
monter,
Il n'en faut qu'un pour en descendre.

60. Vers

Sur la futilité

de la Poësie.

Souvent pour faire en Vers quelque
Ouvrage nouveau,
On s'alembique le Cerveau,
La Santé se trouve épuisée,
Et pour peu qu'un seul mot soit rangé
de travers,
Toute la pièce est méprisée:
Qu'on est sot de faire des Vers!

Chanson

Sur l'air, Point de bruit, tout repose. 6

Les plaisirs
De la table
Sont Amis, les plus durables.

Les

61.

Chanson

Les plaisirs
De la Table,
Doivent fixer nos désirs.
Que le Fils
De Cypris
Soit banni de ce païs,
Et qu'il règne dans l'ami.
Les plaisirs
De la Table,
Sont amis les plus durables:
les plaisirs
De la Table
Doivent fixer nos désirs.

2.

Des ardeurs,
Des langueurs,
Bacchus affranchis mon Coeur,

62. Chanson

Par ta charmante liqueur.
Les Plaisirs
De la Table,
Sont amis, les plus durables,
Les Plaisirs
De la Table
Doivent fixer nos désirs.
Nous chantons
Sans façon,
Et nos aimables Chansons,
Savent égayer la raison.
Les Plaisirs
De la Table
Sont, amis, les plus durables.
Les Plaisirs,
De la Table,
Doivent fixer nos désirs.

Autre
Sur le même Air.
Du avril 1744.

Réjouis tous
De la Guerre,
Amis, bûvons à plein verre,
Réjouis tous
De la Guerre;
La paix règne parmi nous.
Que l'Anglois,
Le François,
Cherchent à gagner l'Hollandois;
Même aux dépens de l'Hongrois.
Réjouis tous
De la Guerre,
Amis, bûvons à plein verre,
Réjouis tous
De la Guerre,
La paix règne parmi Nous.

Autre

Sur l'air de Joconde.

1.

Mes chers amis, quel heureux jour!
Quelle aimable Compagnie;
Ici nous accompagne:
Bacchus, Objet de nos desirs,
Ne troubles point la fête,
Viens prendre part à nos plaisirs,
Viens te mettre à leur tête.

2.

Chloris par son esprit brillant,
Sait plaire à tout le monde:
Célébrons cet Objet charmant,
Buvons-y à la ronde:
Ah! m'enyvrer de ce Vin vieux,
Je mets toute ma Gloire.

Quand

Autre

Quand on boit à de si beaux yeux,
Peut-on jamais trop boire?

3.

Quel est donc ce nouvel Orphée,
Qui paroît à la table?
Par lui le puissant Dieu Morphée,
N'est qu'un Dieu de la Fable.
Ah! que sa voix a d'agrément!
Ah! qu'il chante avec grace!
C'est là... Non... c'est assurément,
L'Amphion de la Thrace.

4.

Mais j'oublie le cher Rejetton,
Gage de leur tendresse:
Invoquons pour lui d'Hélicon,
Les aimables Déesses.

Que

Autre

Que Venus, Lucine et Junon
Président à sa naissance:
Que Mercure avec Apollon,
L'ornent de leur sciences.

5.

C'est à vous, Maîtres du logis,
Que ce Couplet s'adresse;
Chez vous avec le vrai plaisir,
Règne la politesse.
Les Graces, les Jeux et les Ris,
Vous suivent en ce village.
Imitons les. Allons, Amis,
Profitons du bel âge.

Fin.

Chanson

l'Image de la vie.

Air. de la Musette de Mr
Rochard.

1.

Au bord d'un clair Ruisseau,
Une jeune Bergère
Dans sa course légère
Regardoit couler l'eau.
Ainsi passent les jours,
Dit-elle, du bel âge,
Et pour en faire usage,
Donnons les aux amours.

2.

Esclaves des desirs
Il ne faut point attendre,
Qu'on ne puisse plus prendre,
Les amoureux plaisirs,

L'Image de la vie

Laissons nous enflâmer,
Pendant notre jeunesse,
Lorsque son ardeur cesse,
Il n'est plus tems d'aimer.

3.

Helas! comme le tems,
L'Amour porte des aîles;
Tous les deux peu fidèles,
Tous les deux séduisans,
On ne peut arrêter
Leur faveur passagère,
Et leur humeur légère,
Nous dit d'en profiter.

4.

Sans retour, sans reflux,
Quand l'Onde fugitive,

A quitté cette rive,
Elle n'y revient plus.
Les Charmes, les appas,
Suivent les mêmes traces;
On ne voit point les graces,
Retourner sur leurs pas.

5.

Rien ne fut fait en vain.
Tout agit, tout désire;
Aimer, et se le dire,
C'est remplir son destin.
L'Aurore est pour le jour,
Le Soleil pour le monde,
Le Rivage pour l'Onde,
Et nos coeurs pour l'amour.

70. Chanson

La nécessité d'aimer & de boire.

Ronde de table.

Air: Que je regrette mon Amant.

1.

Loin de nous, ennuyeux Souci,
Porte ailleurs ton visage blême,
L'Amour veut que l'on boive ici,
Et Bacchus ordonne qu'on aime.
Aimons et buvons tour à tour,
Pour plaire à Bacchus & à l'Amour.

2.

Le Nectar que l'on verse aux
Dieux,
Le cède à ce jus délectable: Ce

La nécessité d'aimer 71.

Et Venus, la beauté des Cieux,
Près d'Iris ne paroit qu'aimable;
Le vin, l'amour, les Ris, les Jeux,
Tout s'unit pour nous rendre
heureux.

3.

Bachus augmente nos ardeurs,
Et l'Amour nous livre à vos charmes;
Nous cédons à ces deux Vainqueurs:
À votre tour rendez les Armes:
Au plaisir de nous enflâmer,
Unissez le bonheur d'aimer.

4.

Les Dieux font leur félicité
Du Nectar & de la Tendresse;
Suivons les dans leur Volupté,

Et laissons gronder la sagesse,
Ils ne font naître nos désirs,
Que pour partager leur plaisirs.

5.

S'il falloit passer dans les Cieux,
Un jour sans aimer & sans boire,
Malgré l'encens, bientôt les Dieux
S'ennuyroient de leur propre gloire.
Sans Bacchus & les Amours,
Nul ne peut avoir de beaux jours.

Les Souhaits

Chanson.

Air. Quoi! vous partés.

1.

Point ne voudrois pour bien passer
ma vie,

Les Souhaits.

Des Richesses, dons du rivage Indien,
Point ne voudrois des parfums d'Arabie,
Ni des trésors du Peuple Lybien,
Il ne me faut que l'amour de ma Mie,
Pour moi, son Coeur est le Souverain
Bien.

2.

D'être un Héros point ne me glorifie,
Pour Guerrier, je suis trop Citoyen,
Que le François dispute l'Acadie,
Que le Hongrois batte le Prussien:
Il ne me faut que le coeur de ma Mie,
Voilà mon Trône, le reste ne m'est
rien.

3.

Du fier Ciseau, j'ignore la manie,
Point

74. Les Souhaits

Point ne voudrois graver comme
un ancien;
L'art de Rubens ne me fait nulle
envie:
Point ne voudrois primer le Titien.
Il ne me faut qu'un Portrait de
ma Mie,
Quand je l'aurois, je ne voudrois
plus rien.

2.

De l'art des Vers, je n'ai point la
Manie,
Je connois peu le Mont Aonien.
Mais de rimer, s'il me prend la folie;
Point ne prierai le Dieu Pégasien;
Il ne me faut que le nom de ma mie,
Pour ce nom seul je chante, & rime bien.

5.

Je ne veux point de la Philosophie
Elle est trop froide, & ne conduit à rien.
Je ne veux point savoir l'Astrologie,
Ni disputer du vuide aërien:
Il ne me faut qu'un coup d'oeil de ma Mie,
Voilà mon Astre, il me conduira bien.

6.

Qu'ai-je besoin de savoir la Chymie,
Tous ses secrets sont de foibles moyens;
Qu'un autre vante la Pharmacie,
Et rende hommage au fameux Galien,
Il ne me faut qu'un baiser de ma mie
Mon coeur renaît, & je me porte bien.

7.

Si par hazard quelqu'autre fantaisie,

Troubloit mes sens: Amour sois
mon soutien!
Si par toi seul, il faut que je l'ou-
blie,
Cache l'erreur, car mon crime est le
tien.
Il ne me faut qu'un soupir de
ma mie,
Je quitte tout, & reprens mon bien.

8.

Souvent j'ai pris un peu de jalousie;
Quand on est tendre, on est Pyrrho-
nien.
Dans les transports de cette frénésie,
Tout m'affectoit, Discours, Gestes,
Maintien,
Il ne me faut qu'un souris de ma mie,
Mon coeur s'appaise, & je ne crains plus rien.

9.

Si quelque crainte allarme mon génie
C'est l'abandon d'un coeur comme le sien;
Tous les desirs de mon ame attendrie
Sont d'inspirer un feu semblable
au mien;
Il ne me faut que conserver ma Mie;
Plaire toujours, voilà le noeud Gor-
dien.

Parodie
des Couplets précédens
Même air.

1.

Tout mon souhait & ma plus forte
envie,
Auroit été d'être un nouveau Crésus;

78. Parodie

Des riches dons d'Amérique et d'Asie,
J'aurois taché d'amasser tant & plus;
Non pas pour moi, ç'eut été pour
ma mie,
Sans elle, hélas! les aurois je voulu?

2.

D'être un Héros, j'aurois eu la
Manie,
Mars m'auroit vu suivre ses Eten-
darts:
L'antique Amour, l'Amour de la
Patrie,
Ne m'eut point fait affronter les
hazards;
L'espoir d'offrir mes Lauriers à ma mie,
Seul m'eut frayé la routte des Césars.

3.

D'être un Apelle, il m'auroit pris envie;
Mais sans daigner transformer les Rois;
Si de Rubens imitant la Magie,
La toile eût pû s'animer sous mes doigts,
Quel beau Portrait, j'aurois fait de ma Mie!
Je l'aurois peinte ainsi que je la vois.

4.

Eterniser une flâme chérie,
Auroit été de mes voeux le premier,
Le tendre Amour, seul Guide de ma Vie,
Aux doctes soeurs m'eut fait sacrifier; J'au-

J'aurois été le Chantre de ma vie,
J'eus mis ma Gloire à la déifier.

5.

En me livrant tout à l'Astronomie,
J'aurois suivi ma tendre passion.
Un nouvel Astre au gré de mon envie,
Eût de nos jours brillé sur l'horizon;
Au Firmament j'aurois placé ma Mie,
Elle eût été ma Constellation.

6

Bien loin de fuir l'utile Pharmacie,
J'en aurois su braver tous les dégoûts,
Je me serois plongé dans la Chymie,
Et ses travaux m'auroient semblé bien doux:
Si quelquefois Medecin de ma mie,
J'eusse eu le droit de lui tâter le poulx.

Les Souhaits

7.

Jamais, jamais nulle autre fantaisie,
N'auroit entré dans mon esprit
charmé;
Tous les regards d'Iris de Sylvie,
Auroient contr'eux trouvé mon
coeur armé.
Jusqu'au Tombeau j'eusses adoré
ma mie,
Et Venus même en vain m'auroit
aimé.

82. Chanson

sur le Sujet du Tabac
à fumer.

Parodie de l'air: Viens dans
mon Coeur, Dieu de la Treille.

Amour, il faut changer de nottes,
Si tu veux règner dans mon coeur,
Troque tes traits pour des Carottes,
Et deviens, s'il se peut, Fumeur.
Prens le Brulôt de la Tulipe;
De fumée noircis ton bandeau;
Et ne garde que ton flambeau,
Pour allumer la Pipe.

Chanson.

L'attelage de la vie.

D'Adam nous sommes tous enfans,
La preuve en est connuë;
Et que tous nos premiers Parens,
Ont mené la Charruë.
Mais las de cultiver enfin,
La terre labourée,
L'un a detelé le matin.
L'autre l'aprés dinée.

Impromptu

Sur une belle fumeuse.

Du tabac autrefois je craignois la fumée,
Et mon dégoût alloit jusqu'à l'horreur,
Mais je prétens changer d'idée,
Puisque l'Amour devient Fumeur.

84 Enigme

par Madame la Duchesse d'Orléans.

Je suis du Musulman l'horreur
& le modèle;
J'ai suivi les Césars, et suis encore
Pucelle;
Soit qu'il pleuve, ou qu'il tonne,
je vais à l'abbreuvoir,
Et la place que j'abandonne,
N'est jamais prise par personne,
Qu'il n'ait auparavant pissé sur
son mouchoir.

Réponse
de Mr. de Voltaire.

Votre Enigme n'a point de mot,
Expliquer chose inexplicable,
Est d'un Docteur ou bien d'un Sot.
L'un à l'autre est assés semblable;
Mais si l'on donne à deviner,
Quelle est la Princesse adorable,
Qui sur les coeurs sait dominer,
Sans chercher cet Empire aimable;
Plein de goût, sans raisonner,
Et d'esprit sans faire l'habile,
Cet Enigme peut étonner,
Mais le mot n'est pas difficile.

Vers

Sur le défaut dominant de plusieurs Dames de la Cour, par le même.

L'Orgueil de Moulivier.

L'Orgueil vous doit un Change-
ment bien doux.
Jadis il passoit pour un vice,
Depuis qu'il a l'honneur d'être à vous,
On le prendra pour la Justice.

L'Envie à Mlle d'agenois.

Peut-être, je suis indulgent,

Mais

Mais à votre péché, Thémis je fais
grace,
Ne faut-il pas que je vous passe,
Ce que j'éprouve en vous voyant.

L'avarice

à Mad. de Surgerai.

Quoique votre péché paroisse un peu
bizarre,
Si vous voulez, il deviendroit le
mien.
Doris, si vous étiez mon bien,
Je sens que je serois avare.

La Luxure

à Mad. de Monboisier.

Dût-il en coûter quelque peu d'innocence,

Un si joli péché doit-il vous alarmer?
Vous savez trop le faire aimer,
Pour ne lui pas devoir de la reconnoissance.

La Gourmandise

À Mad. de Chauvelin.

En songeant à votre péché,
Et vous voyant les traits d'un Ange,
En vérité, je suis faché,
De n'être pas quelque chose qu'on mange.

Vers.

La Colère

à Mad. de Churchill.

Sans vous défendre la Colère,
Je vous obligerai d'y renoncer.
Il ne vous sera plus permis de l'exercer,
Que contre ceux à qui vous n'aurez pas sçu plaire.

La Paresse

à Mad. de Siré.

A la Paresse, Iris, vous pouvez vous livrer,
Lorsqu'on est sûre de plaire,
On fait bien de se reposer:
Il ne reste plus rien à faire.

9o. Madrigal

par Mr de Voltaire.

De votre Esprit la force est si puissante,
Que vous pourriez vous passer de beauté.
De vos attraits la Grace est si piquante,
Que sans l'esprit vous m'auriez enchanté;
Si votre coeur ne sait pas comme on aime,
Ces dons charmans vous seront superflus:
Un sentiment est cent fois au dessus,
Et de l'esprit et de la Beauté même.

Autre

par le même.

Tout est égal, et la Nature sage,
Veut au niveau ranger tous les humains.
Esprit, Raison, beaux yeux, charmant Visage,
Fleur de santé, doux plaisir, jours sereins,
Vous avez tout, c'est là votre partage:
Moi, je parois un Etre infortuné
De la Nature, Enfant abandonné
Et n'avoir rien, semble mon appanage.
Mais vous m'aimez; les Dieux m'ont tout donné.

92. Autre
du même.
à Mr. van Haren.

Démosthène au Conseil, & Pindare au Parnasse,
L'auguste Liberté marche devant tes pas.
Tyrtée a dans ton sein répandu son Audace,
Et tu tiens sa Trompette, Organe des Combats.
Je ne puis t'imiter, mais j'aime ton Courage.
Né pour la liberté, tu penses en Héros;
Mais qui naquit sujet, ne doit penser qu'en Sage,

Et

Autre

Et vivre obscurément s'il veut vivre
en repos.
Notre Esprit est conforme aux lieux
qui l'ont vû naître,
A Rome on est Esclave, à Londres
Citoyen:
La Grandeur d'un Batave, est de vivre
sans Maître,
Et mon premier Devoir est de servir
le mien.

D.

Autre
par Mr d'Arnaud.

Le bonheur de jouir moins rare que
charmant, Est-

94. Autre

Est-il donc l'ennemi du bonheur de connoître?
Ne peut-on rapprocher le Sage de l'Amant?
N'est-ce que chez les Sots que l'Amour pourra naître?
Vos Vers et votre esprit vous font assés paroître,
Qu'on peut penser beaucoup, & sentir tendrement;
L'amour est des humains le plus rare avantage;
C'est le premier des biens: c'est donc celui du sage.
Que Venus fache aimer, je n'en suis pas surpris,

Autre

Trop de Dieux ont goûté les Charmes
de Cypris:
Mais au Coeur de Pallas inspirer
la Tendresse:
Couronner la Raison des mains de
la Mollesse,
Enchaîner la Vertu de Guirlandes,
de fleurs;
C'est la première des douceurs,
Et le comble de la Sagesse.

96. Autre

par le même

L'Amour, le seul Amour est le charme des coeurs:
Au Roi le plus puissant que servent les Grandeurs;
A vivre ainsi content un Berger peut prétendre,
Et si pour l'un des deux le ciel s'est déclaré;
Celui qu'il a formé plus sensible et plus tendre,
Est celui qu'il a préféré.

F.

Autre

par le même.

Depuis longtems la Raison et l'A-
mour,
Par leurs débats se nuisoient tour
à tour :
Mais ma Maîtresse à tous les deux
affable,
A sçu par là si bien les désarmer,
Que la Raison pour l'Amour plus trai-
table,
Convient qu'il est raisonnable d'aimer,
Et que l'Amour n'osant plus la blamer,
Dit qu'on peut être, en aimant, rai-
sonnable.

98. Autre

A cet enfant dont on se plaint sans cesse,
Et dont sans cesse on veut suivre les Loix,
Je consacrai ma première jeunesse.
Mais le perfide abusant de ses Droits,
Se fit un jeu des Troubles de mon Ame.
Je détestois son Empire & sa flâme,
Il me quitta sûr d'être regretté.
Las! il est vrai, malgré tes injustices.
Reviens, Amour! j'aime mieux tes Caprices,
Que cet ennui qu'on nome Liberté.

Autre
de Madame de Bainville.

Le Père des Saisons ramène le
Printems,
Tout rit, tout se ressent de sa douce
présence,
Les plus aimables fleurs embellis-
sent nos Champs:
Les airs sont parfumés d'une divine
Essence:
Dans nos bois revêtus de feuillages
nouveaux:
L'Echo s'éveille au chant de mille &
mille Oiseaux:
Tityre l'entretient de son amour ex-
trême;
Mais hélas, que me sert cette com-
mune Loi?

Autre

Je ne vois pas revenir ce que j'aime,
Le triste hyver dure encore pour
moi.

Autre.

A Madame de Maupertuis sur son Mariage.

Depuis longtems l'hymen et les
Amours,
Ne se trouvoient plus guères en=
semble.
Mais votre union les rassemble.
Ils formeront pour vous les plus
beaux jours.

Autre

De la part d'Apollon recevez en l'Au-
gure.
De nos Destins, ce dieu tient le décret;
Il m'a fait part de son secret;
Et je vous dis pour lui votre bonne
Avanture.

T.

Autre
Déclaration

En vain, j'ai voulu m'en défendre,
Iris, et vous avez sçu prendre
Un Coeur qui jusqu'ici connoissoit
peu l'Amour.
Recevez de ce dieu les traits à votre
tour.
Faites de l'art d'aimer le charmant

Autre

Apprentissage.

Profités de votre beauté;
La vertu ne gît point dans l'austère fierté.
On peut aimer, Iris, sans cesser d'être sage.

Autre

Sur le Refroidissement d'une Maitresse.

En vain prétendez vous vouloir me dérober,
La jalousie qui vous dévore.
Mon coeur charmé qui vous adore,
Sur vos moindres projets prend soin de m'éclairer.

Autre

Iris, pourquoi douter de ma tendresse extrême ?
Rendez plus de Justice à vos divins Appas :
Quand l'amour est fondé sur le mérite même,
Il augmente toujours, & ne diminue pas.

Autre
par Mr d'Arnaud

Souvent il n'est qu'un pas de l'Estime à l'Amour :
Il ne faut qu'un moment pour se laisser surprendre,
Et ce moment, Iris, naît mille fois le jour.

Autre.

Il est si dangereux, et le coeur est
si tendre;
La Raison même est si foible à
son tour!
Croyez moi, rendez vous, sans vou-
loir vous défendre.
Ce moment précieux sachez donc
le saisir,
Connoissez le bonheur, connoissez
la tendresse,
Vivez, aimés enfin.... Un siècle
de Sagesse,
Vaut-il un instant de plaisir?

Imitation
d'un Madrigal Italien
de Bettini.

Ma Maîtresse a nom Psyché,
Tantôt près d'elle couché,
Sur l'herbe je la lutine,
Tantôt sur son sein panché,
Je le sens qui se mutine;
Son air, sa grace enfantine,
M'ont pour jamais attaché.
Et de sa taille poupine,
Je suis encor plus touché:
Dieu ne peut être faché,
Qu'avec elle je badine.
Mais gâter taille si fine.
Ce seroit là le péché.

Sur le Mépris du Monde.

Mon cœur, n'espérons plus aux grandeurs de la Terre,
Combattons, s'il se peut, d'une éternelle guerre,
Toutes les passions que la raison défend.
Changeons les soins du monde, en des soins plus utiles:
La fortune et l'amour à vaincre sont faciles,
L'une n'est qu'une femme, & l'autre qu'un Enfant.

Parodie
du
Contraire.

Pourquoi donc renoncer aux Grandeurs de la Terre?
Dans l'âge des plaisirs leur déclarer la Guerre,
Est un de ces excès que la Raison défend.
Le soin de s'amuser est des plus utiles.
N'irritons point l'amour, ce Dieu n'est pas facile:
Il affoiblit le Sage, et fait penser l'Enfant.

Madrigal.

Je connois maintes femmes aussi
belles que Vous;
J'en connois peu d'aussi joli Cor-
sage;
J'en sais de plus fidèles et d'un esprit
plus doux,
Mais je n'en connois point que j'aime
davantage.

Chanson
contre une Prude.

Iris, aime trop les plaisirs
Pour devoir jouer la sévère:
On peut juger de ses désirs,
Par les soins qu'elle prend à plaire.

Autre

Jeune Doris, Vous êtes trop aimable,
Quand vous chantés.
Malgré moi je suis dompté;
Esprit, Beauté, tout vous rend agréable,
Par tous les deux je suis enchaîné
tour à tour.
Ah! pour mon repos, soyez moins
adorable,
Ou devenés sensible à mon amour!

Autre.

Vous enchantez mes yeux, Vous embra-
sez mon Coeur!
Iris, & ma sincère Ardeur,
Ne peut admettre aucun mélange.
Esprit, Grace, Beauté, tout allume mes feux!
Vous êtes à mes yeux plus parfaite qu'un Ange.
Vous êtes dans mon coeur, même au dessus des Dieux.

Epitre

de Mr d'Arnaud

Sur un Cartel qu'un de ses amis lui avoit envoyé.

Eh! non, mon cher Monsieur T***
Apollon ne veut point se battre;
Si vous êtes si bon soldat,
Et que vous brûlés de combattre,
Allés faire le Diable à quatre,
Contre l'Ennemi de l'Etat.
Vous me direz que la victoire,
S'applaudissant de ses travaux.
Se répose sur ses drapeaux
Au sein des filles de Mémoire;
Que les François & les Anglois
Et Nos Seigneurs les Hollandois,
Las d'être Dupes de la Gloire,
Qui, pour vôtre ame a tant d'attraits,

Epitre sur un Cartel

Mettant bas Glaives & Mousquets,
Le verre en main entr'eux vont boire,
A la santé de cette Paix,
Beau présent d'un Roi, dont l'histoire,
Ne peut trop vanter les Bienfaits.
Eh! bien. Si vous avez la rage,
D'être au rang de ces Meurtriers,
Qu'on titre du nom de Guerriers,
Que votre impatient courage,
Veuille s'assouvir de carnage,
Et moissonner force Lauriers,
Pénétrés jusques au Bosphore,
Tombés sur tous ces Mécréans,
Qui, sous leur joug tiennent encore,
Ces lieux faits pour les vrais Croyans!
Tués ces Coquins d'Ottomans:
Vous aurez l'heureux avantage,

Epitre

Vous aurés l'heureux avantage,
D'avoir vengé nos bons Chrétiens,
De l'avanie et du dommage,
Que leur font ces méchans Payens:
Et bientôt par un autre Tasse,
Prôné, comme les Godefrois,
Vous irez de vos Saints Exploits,
Amuser la future Race.
Et peut-être qu'au Paradis,
Voyant le bon Dieu face à face,
A côté du benoît Louis,
Le Protecteur des Fleurs de Lys,
On pourra bien vous donner place.
Vous ne feriés pas le premier,
Dont on eût vanté la sottise,
Et qu'on vit béatifier,
Par notre Mère Sainte Eglise.

Sur un Cartel. 113.

Pour moi, mon très cher, trop content,
De végéter dans ce bas monde,
Avec l'emploi de fainéant,
Moi, d'une humilité profonde,
Vis à vis un nom éclatant,
Et dont le sot Orgueil se fonde,
Sur l'art d'employer le moment,
Malgré certain avis pédant,
Qui sur tous mes plaisirs me fronde,
Et que je ne suis nullement,
J'aime trop votre Compagnie,
Pour lui dire le grand adieu.
Défaites vous donc, je vous prie,
De la vilaine & noire envie,
De m'arracher de ce bas lieu,
Et laissés moi le peu de vie,
Qui m'appartient, grace à dieu,

Quoi.

Quoiqu'elle soit souvent noircie.
L'espoir consolant qui me suit,
A la terre m'attache encore,
Pour un seul beau jour qui me luit,
Pour un Sourire de l'Aurore,
J'oublierois un Siècle de nuit.
Permettez donc en conséquence,
De ce sage raisonnement,
Que je conserve prudemment,
Telle qu'elle est mon existence.
Hélas! assés tôt dans les Cieux,
J'irai voir la Vierge Marie,
Et l'honorable Compagnie,
De tous Messieurs les bienheureux:
Vous auriez quelque Conscience,
D'égorger un pauvre Mortel,
Le paresseux par excellence,
La meilleure santé de France,

Sur un Cartel

L'homme le plus matériel,
Qui, si bien et mange et digère;
Dont l'estomac est aussi bon,
Que son coeur est droit et sincère!
Qui, n'ayant d'autre ambition,
Que d'être aimé de sa Bergère
Se trouve au mieux dans ce Canton.
Et peu soucieux du Renom,
Qui suit une Mort téméraire;
Tant bien que mal, et sans rien faire,
Des jours d'un honnête Poltron,
Jusqu'à l'âge sexagenaire,
Veut conduire le Peloton.
Quand même j'aurois la manie;
(: Dieu me préserve de l'avoir:)
D'être selon votre Vouloir,
Un Heros de Chevallerie;
Quand, chassant la peur de mourir,

Epitre

En Don Quichotte qui s'aprête
à tout, pour fendre & conquérir,
Et Casque & Morion en tête,
Sur le Pré, j'oserois m'offrir,
Pour répondre au Cartel honnête,
Où par un trait qui nullement,
A votre Bonté ne ressemble,
Vous me proposés galamment,
De nous couper la Gorge ensemble.
Que pensés vous qu'il nous viendroit
De cette guerrière Equipée?
L'amitié qui celà verroit,
De crainte et de douleur frappée,
De là haut plus vite qu'un trait,
Tout exprès vers nous descendroit,
Et m'aracheroit mon Epée.
Je vous le dis en vérité,

Sur un Cartel

Jamais je n'aurois le Courage
De faire le moindre dommage
À votre chère humanité:
Et puis, si d'un beau fanatisme,
Ressentant les Convulsions,
Avec le repos faisant schisme,
Vous portés jusqu'à l'Héroïsme
Vos superbes prétensions.
N'est-il pas juste que je vive?
Pour chanter vos faits éclatans?
Digne Emploi, qu'à ma lyre oisive,
Di'eu reserve depuis longtems.
Mais parlons nous, sans flatterie,
Là, cherchons à nous éclairer,
Et voyons, je vous en suplie,
Quels fruits nous pourrions retirer,
De cette héroïque saillie?

Epitre

Encore, par un rare Destin,
Si nous étions un Du Guesclin,
Un Turenne, enfin un Maurice,
Je dirois, le Ciel vous bénisse!
Mais si l'un de nous est occis!
Bientôt gisant à Saint Denis,
Dans un superbe sarcophage,
Il aura le noble avantage,
De pourrir près du Grand Louis.
Puis aux yeux mêmes de l'Envie,
De beaux vers, le fruit du Génie,
De quelque Voltaire nouveau,
Nous dédommageant de la vie,
Honoreroient notre Tombeau;
Mais, mon très cher, nous pauvres
Heres
Car, à quoi sert de nous flatter?

Sur un Cartel

En finissant nos jours vulgaires,
Qui diable pourroit nous tenter?
À peine escortés d'un vicaire,
Qui prieroit Dieu pour notre argent?
C'est te dire très clairement,
Que nous aurions peu de prières.
Suivis de la troupe légère,
De tous Prêtres tout à la fois,
Sans un trop brillant Luminaire,
Peut être avec la Croix de bois,[a]
C'est ainsi qu'en un Cimetière

(a) Les Enterremens qui se font par charité, ne mènent que deux Prêtres, tenant une Bougie jaune, et une espèce de Bedeau portant une Croix de bois noirci: on porte le mort au Cimetière, au lieu que les Riches sont enterrés dans l'Eglise.

Epitre

On courroit vite nous jetter,
Débarassés de toute angoisse:
Où ce qu'on doit fort souhaiter,
Nous aurions l'honeur d'infecter,
Un Recoin de notre Paroisse.
    Pour avantage singulier,
Au lieu d'encens et d'hécatombes
Quelques Chiens, d'un air familier,
Viendroient pisser sur notre Tombe;
Où des Créanciers aboyans,
Suivis d'Huissiers et de Sergens,
Criant, à se faire entendre,
Jusqu'au plus creux des Monumens;
D'un coeur toujours aussi peu tendre,
Poursuivroient encor leurs payements,
Et redoublant leurs hurlemens.

Pour

Sur un Cartel

Pour Requiem à notre Cendre,
Donneroient force juremens.
L'Inscription de notre lame,
Seroit un Coquin, hic jacet,
Ou bien priés dieu pour son ame.
Charmante Epitaphe en effet,
Où notre Orgueil se complairoit.
On diroit de nous par la ville,
Pour toute funèbre Oraison:
"Ce T*** étoit bon Garçon,
"C'est bien fâcheux qu'il ait fait Gille,
"Et qu'il soit allé chez Pluton:
Ou, si du mort j'avois la place,
Poste, dont je suis peu jaloux:
"Le bon Dieu, grande paix lui fasse:
"Le pauvre d'Arnaud entre nous,
"Méritoit un destin plus doux:
"S'il eût poursuivi sa carrière,

„Peut être un jour eût-il su plaire,
„à ce Roi, le plus grand de tous,
„Dont il étoit Pensionnaire,
„S'il n'osoit encore le chanter,
„Il sçut l'admirer et se taire.
„Celà vaut mieux que de tenter,
„Un Eloge trop ordinaire;
„Ce Héros seroit peu flatté
„De l'emphatique formulaire,
„Dont maint autre plus débon-
naire,
„S'est modestement contenté;
„Enfin d'Arnaud eût profité
„Des Leçons du sieur de Voltaire,
„D'ailleurs plein de Religion,
„Et la meilleure pâte d'homme!
„On en eût fait un saint à Rome,

Sur un Cartel

" S'il n'avoit dans un Rogaton,
" Vers échappé, on ne sait comme,
" Célébré certaine Manon,
" Dont indiscrètement il nomme,
" Les têtons de miel, ce dit-on.

Tous ces Eloges funeraires,
Circuleroient deux ou trois jours,
Puis à nous ne songeant plus guères,
On nous oublieroit pour toujours.

Voilà la trop naïve image,
Du sort qui nous est préparé,
Si je ne puis guérir la rage
Dont votre Coeur est ulceré.
Le tout donc bien considéré
Après l'examen le plus sage,
Et sans un plus long verbiage,
Je pense qu'il est àpropos,

Epitre

Que, dépoſant toute querelle
Nous coulions nos jours en repos,
Au ſein d'une paix fraternelle;
Et que nous laiſſions les Héros,
Les Wurtembourgs et leurs égaux,
Faire d'une gloire cruelle,
L'unique objet de leurs travaux.
Ne bornons tous nos ſoins qu'à
vivre,
Inconnus à tout l'Univers;
Loin des ſots et des Gens pervers.
Moi, de folie et d'amour yvre,
Pour la Déeſſe que je ſers,
Je rimaillerai quelques Vers
Laiſſant l'honneur de faire un
livre,
A nos beaux esprits ſi diſerts.

Sur un Cartel.

Qu'à ses penchants chacun se livre,
Il est tant de plaisirs divers,
Pour les connoître & pour les suivre,
Mille chemins nous sont ouverts;
Si toujours différent du nôtre
Votre esprit n'est point adouci!
Faites vous tuer par un autre.
Je ne puis qu'être votre ami.
Cet acte de douceur extrême,
N'émeut point votre coeur félon!
M'y forcés vous? Soit, Mars lui même,
Prendra la place d'Apollon.

F.

Le Rendez Vous.

par le même.

Enfin, l'amour tous deux nous
réunit,
Loin des Grandeurs, loin du monde
& du bruit,
Sans nul témoin que ce Dieu qui
me guide;
Je puis te voir, porter mon coeur
avide,
Sur tes beaux yeux, de l'Amour m'y
remplir,
Boire à longs traits le Nectar du
plaisir,
Qu'avec transport j'en savoure
l'yvresse:
Dieux! Que d'attraits! ô ma belle
Maitresse!

Le Rendez-Vous 127.

Tous ces trésors sont donc pour ton
Amant!
Quel langueur & quel emportement!
De mes baisers sens tu toute la flâme!
Ah! dans ton sein reçois toute mon
Ame;
Mais je te vois t'opposer à mes voeux:
Charmante nuit, qui dois me ren-
dre heureux:
Viens, hâte toi, couvre la Terre
entière!
Que l'Amour seul nous prête sa
lumière!
Etends ton ombre au gré de mes sou-
haits,
Et que le jour ne revienne jamais!
Que ce soupér a de délicatesse!
Je n'y vois point l'Orgueil de la Ri-
chesse;

123. Le Rendez Vous

Ce Cuisinier par Voltaire chanté
Martiale, ne l'a point aprêté.
La Volupté, le goût & la Mollesse,
L'ont ordonné. Seul auprès de ma Maitresse,
Je suis sans doute à la table des dieux!
Sur ton Amant lève donc tes beaux yeux,
Jamais aux mieux tu ne fus si charmante,
Je n'eus jamais de flâme plus ardente;
Que je t'adore: ô ma Divinité!
Parlons de toi: parlons de ta beauté,
De notre Amour; ah! quel autre langage!

Quel

Le Rendez Vous

Quel autre soin nous touche davantage?
Ah! laissons là le monde et les humains,
Changer d'erreurs, de Maitres, de Destins!
Qu'à ses fureurs la Terre soit livrée!
Ou que le Ciel lui rende encor Astrée!
Tout est égal aux yeux de deux amans,
Nous seuls faisons nos plaisirs, nos tourmens,
Notre Univers: répète moi sans cesse,
Que j'ai fixé tes voeux et ta tendresse,
Que j'ai pû seul te plaire et te toucher,
Que de ton sein rien ne peut m'arracher.
Sans doute, ô Dieux, tu deviendras volage,

130. Le Rendez Vous

Tu trahiras le serment qui t'engage.
Mais, qu'ai-je dit? Ah! plutôt trompe moi,
Egare un Coeur qui s'abandonne à toi.
Je te pardonne à ce prix l'artifice.
Moi même, hélas! je serai ton Complice,
Laisse durer un Mensonge enchanteur,
Les doux plaisirs sont fondés sur l'Erreur.

Le Rajeunissement inutile ou Les Amours de Thiton et de l'Aurore.

L'Aimable Dieu que l'Orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les Zéphirs,
Le croiroit-on ? La jeune Aurore,
Du tendre Amour longtems ignora le plaisir:
Mais sur la terre enfin du milieu de la nüe
Par un Mortel charmant ses regards attirés,
Allument dans son coeur une flâme inconnüe.

Le Rajeunissement

Momens perdus! combien faites
Vous reparés!
Toute entière à l'Amour. Quelle
douleur extrême
Lorsqu'au matin, il falloit un
moment,
Remonter dans son Char pour an-
noncer au monde,
Des beaux jours qui n'etoient offerts
qu'à son Amant!
O jours délicieux! Plaisir inex-
primables!
Ne pouviez vous être toujours
durables!
Thiton étoit mortel, hélas! et ses
beaux ans,
N'etoient point affranchis des

Outrages du tems.

Il fallut y céder; la pésante vieillesse,
Dans les bras de l'Aurore osa enfin
le saisir.
Injustice du sort! D'où vient que le
plaisir,
N'éternise pas la Jeunesse?
Eh quoi! l'âge a glacé ce que j'aime
le mieux,
Disoit l'Aurore aux pleurs abandonée.
Quel remède à ces maux. Elle s'envo-
le aux Cieux.
" O Jupiter, fléchis la destinée!
" Pour mon Amant je t'implore au-
jourd'hui.
" Eh! Quel amant je possédois en lui!
" Tout ce qui flatte un Cœur. De la Par-
que cruelle,

Le Rajeunissement

"Fais qu'il soit toujours respecté;
"Dans une Jeunesse éternelle!
"Eh! qui doit mieux conduire à l'Immortalité
"Que d'être charmant & fidelle!
"Ma fille, je sens vos douleurs,
Dit le Maître des Dieux. "Les beaux Yeux de l'Aurore
"Ne doivent verser que ces pleurs.
"Enfant du doux plaisir, et l'ornement de Flore,
"Rendez le calme à vos Esprits.
"Le Printems de Thiton va revenir encore,
"Je le fais immortel: mais sachez à quel prix
"Le Destin a parlé. Telle est sa Loi

Sévère

"Déesse, chaque fois que Thiton obtiendra,
"De votre Amour la preuve la plus
chère,
"D'un lustre tout à coup cet Amant
vieillira,
"Ainsi de lustre en lustre abrégeant
sa Carrière,
"Sa Jeunesse s'éclipsera.
"Thiton est immortel. Grand Dieu, je
Vous rend grace,
"S'écria-t-elle, embrassant ses genoux,
"Ce que j'aime vivra, mon sort est
assés doux."
Elle dit, et des Airs son Char franchit
l'espace;
Son cœur céde au destin, non sans quel-

ques regrets.
"Quoi! d'éternels refus vont être désormais,
"de l'Amour que je sens le plus fidèle gage:
"Tu dois, mon cher Thiton, m'en aimer davantage!
"Tes beaux jours seront mes bienfaits.
"Je saurai malgré toi conserver mon Ouvrage."
Elle le croit ainsi. Je ne sais quel présage!
Me fait trembler pour ce succès.
O Vous! dont les Crayons voluptueux et Sages,
Des Mystères sacrés des plus tendres Amours,

Tracent modestement les plus vives images.
C'est à votre Art divin, Muse, que j'ai recours!
Thiton va recouvrer l'éclat de ses beaux jours!
Il aime, il est aimé! Quels transports vont renaître!
O Muse, hélas! dans un instant peut-être
J'aurai besoin de tout votre secours.
Déjà le Char porté d'une vitesse extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime;
À ses premiers regards, changement, fortune,

Le Rajeunissement

Des ans qui l'accabloient, il n'a plus la foiblesse !
Que dis-je ! Cet amant à Quinze ans ramené,
Brûlé de nouveaux feux, transporté d'allégresse,
Reprend ses agrémens que l'âge avoit ternis.
Quel retour ! Quels momens pour deux Coeurs bien unis !
Il tombe à ses genoux. Vainement la Déesse,
Sur le sort qui l'attend voudroit le prévenir.
Un Oracle.... écoutés.. Elle ne peut finir,

Car

Par cent baisers, il l'interrompit
sans cesse,
Et comment résister longtems
Quand le coeur est d'intelligence!
Amour, le tendre Amour emporte la
balance.
Thiton obtient un Lustre, et se trouve
à Vingt ans.
"Peut-être qu'à présent Vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la Déesse. Empressement trop
tendre!
N'y songeons plus. Alors du sévère
Destin,
Elle lui déclara l'Oracle trop certain.
Dieux! s'écria Thiton...! Quelle Loi
rigoureuse!

140. Le Rajeunissement

„Quoi! vainement je me verrois aimé,
„De l'Objet le plus beau que l'A-
mour ait formé!
„Non, je confons plutôt qu'une Vieillesse
affreuse!....
„Chiton, que dites vous? Vous me fai-
tes trembler!
„Quoi! d'un si triste hyver, la langueur
douloureuse,
„Affoibliroit encore cette flâme a-
moureuse,
„Dont votre coeur commence à
bruler!
„Quand les sombres chagrins viendront
vous accabler,
Je pourrois m'imputer... Non, j'y suis
résolue!

Qu'a-

inutile.

"En l'Amour nous laisse encore ses plus
sensibles biens,
"Nous passerons les jours dans ces doux
entretiens,
"Où l'ame avec transport se montre
toute nuë:
"Nous avons ces soûpirs, ces aveux, ces
Sermens,
"Tant de fois répétés, et toujours plus
charmans:
"Assés heureux de plaire, exempts
d'inquiétude,
"Nous nous verrons toujours, Nous ne
ferons qu'aimer.
"Eh! quel bien vaut la certitude,
"D'inspirer tant d'amour dont on se
sent charmé.

Le Rajeunissement

Ainsi, mais vainement parla la jeune Aurore,
Le dangereux Amour avec malignité
Aux yeux de son amant la rend plus belle encore,
Et déjà dans son coeur Thiton a concerté,
L'ingénieux sécret de fléchir la Déesse.
„ Vous m'aimerez toujours, dit-il, votre tendresse,
„ Remplira ma félicité.
„ Mais quand vous ne craignés pour moi que la vieillesse,
„ Mon coeur plus délicat, prévoit de plus grands maux:
„ Car enfin si le sort qui me rend la Jeunesse,

"M'en avoit donné les défauts.
"S'il me forçoit d'être volage,
"Votre beauté me répond de mon cœur.
"Mais je n'ai que vingt ans. À ce dangereux âge,
"De la constance, hélas! connoît-on le bonheur!
"Assurons, croyez moi, le sort de nôtre flâme,
"Je le sens bien. Un lustre à cet âge ajoûté
"Suffira pour bannir à jamais de mon ame,
"Ces goûts capricieux, cette légereté
"Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.
"Eh quoi! voudriez vous charmante Déité,

 Le Rajeunissement

" Faute d'un peu de prévoyance,
" Exposer ma fidélité!
O divine Raison! que ta voix est
puissante!
La Déesse se rend, et comment resister?
Déjà son ame impatiente,
De ces sages Conseils brule de profiter.
Que leur pouvoir est doux! l'amou-
reuse Déesse,
Ne cherche, ne ressent que cette tendre
ʒ'resse,
Qui la rend toute à son amant.
Quel bonheur de combler les voeux de
ce qu'on aime!
Quand on croit par ce Bonheur
même
Se l'attacher plus tendrement!

Que j'aime à voir Thiton avec combien de zèle,
Il se livre aux transports qu'il è rendoit fidèle!
D'un amour délicat! tendres emportemens!
Dans l'espoir d'acquerir une foi plus constante,
Il profite si bien de cet heureux moment,
Que de Vingt ans, il passe jusqu'à trente.
Eh bien! tendres amans! vous voilà rassurés!
Vos Coeurs sont pour jamais l'un à l'autre liurés!
Vos voeux sont-ils remplis! hélas! peuvent-ils l'être?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté,

146. Le Rajeunissement

On se guérit aisément. Mais en est-on
le Maître,
Quand on en a senti toute la volupté?
Bientôt les craintes disparoissent,
Les désirs plus ardens renaissent.
C'est par excès d'amour qu'à l'ombre
de ces Bois,
La Déesse se rend. Ici, c'est par surprise,
Après mille combats à céder quel-
quefois,
La seule pitié l'autorise.
L'Amour couvrant leurs yeux de voiles
séduisans,
Semble éloigner leur destinée.
Thiton ainsi dans la même journée,
Se retrouve à Quatrevingt ans.
La Déesse est en pleurs. « Sechez, dit-il, vos
larmes,

inutile

"J'ai vû de mon Printems s'évanoüir les charmes;
"J'en regrette la perte, & ne m'en repens pas.
"Ce que j'eus de beaux jours, du moins char-
manté Aurore,
"Je les ai passé dans vos bras.
"Rendez les-moi, Grands Dieux! pour les re-
perdre encore.
Ainsi vieillit Titon. Quelle injustice,
hélas!
D'acquérir ainsi la Vieillesse!
Et comment, lorsqu'on plait, contraindre
ses désirs?
Otés en de si doux plaisirs!
Je donne pour rien la Jeunesse.

Epitre
à M^r. de Fourmont
et à la Marq. du Deffand.
par M^r. de Voltaire.

Fourmont, Vous et les du Deffand,
 C'est à dire, les agrémens,
L'Esprit, les bons mots, l'Eloquence,
Et vous, Plaisirs, qui valés tout.
Plaisir, je vous suivis par goût,
Et les Newtons par complaisance.
Que m'ont servi tous ces efforts,
De notre incertaine Science?
Tous ces Quarrés de distance,
Ce plein, ce vuide, ces ressorts,
Cet Infini si peu traitable;
Helas! tout ce qu'on dit des Corps,
Rend-il le mien moins misérable?

mon

Epitre à Mr de Fourmont.

Mon esprit est-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus sage,
Quand de René[a] le songe creux
J'ai lû le romanesque Ouvrage:
Quand avec l'Oratorien[b]
Je vois qu'en Dieu, je ne vois rien.
Ou qu'après cinquante Escalades,
Au Château de la Vérité
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je n'apperçois que des Monades!
Ah! fuyés, Songes imposteurs,
Docte et ridicule Chimère;
Ah! puisqu'il nous faut des erreurs,
Que nos Mensonges sachent plaire!
L'esprit dur, solide & commun.

(a) Descartes
(b) le Père Mallebranche, Père de l'Oratoire.

Qui calcule un par un, donne un.
S'il fait ce métier importun,
C'est qu'il n'é pas né pour mieux
faire.
Du creux profond des Antres sourds,
De la sombre Philosophie,
Ne voyez vous pas Emilie (a)
S'avancer avec les Amours:
Sans ce Cortege qui toujours,
Jusqu'à Bruxelles l'a suivie,
Elle auroit perdu ses beaux jours,
Avec son Leibnitz qui m'ennuye.

(a) Madame la Marq. du Châtelet.

Epitre
de Mr. de Bonneval
à Mr Darget
sur la naissance de son fils.

Il est donc né ce bel Enfant,
Sous la glorieuse Planète
De ce Roi toujours triomphant,
Dont ton esprit est l'interprète.
Puisse-t'il vivre aussi longtems,
Que la Gloire de ce Monarque,
Que devroit respecter la Parque,
Pour le moins deux ou trois Mille ans.
Il les vivra bien dans l'histoire,
Mais malgré cet honneur certain,
Je l'aime bien mieux à Berlin,
Que dans le Temple de Mémoire!

Les Peuples ont besoin de Rois,
Dont la connoissance profonde,
Puisse pour le bonheur du monde,
Etablir de nouvelles Loix;
Dissiper les fausses lumieres,
Oter les Préjugés vulgaires,
Et fonder un Gouvernement,
Sur l'honneur et le sentiment.
Ah! si j'étois encore dans l'âge,
Où l'on voyage impunément,
Que j'aurois de contentement,
De rendre moi même un hommage,
Au Monarque que tu sers.
Mais plus malheureux que mes Vers,
Qui, quelquefois courent le monde,
Paris est l'Univers pour moi,

Et la Fortune m'y seconde;
Quoique sans biens et sans emploi,
J'y suis le Sujet d'un grand Roi,
Que je respecte et que j'admire.
Quand on aime bien, c'est tout dire:
Je reviens à l'Evenement,
Dont ton ame est si satisfaite.
Pour l'apprendre aussi promptement,
L'Amour t'a servi d'Estaffette.
C'est lui même dans ce moment,
Qui m'a dicté ce Compliment.
Et l'on voit bien sans qu'on le dise,
Que c'est un Impromptu du Coeur;
Sans artifice et sans fadeur.
Mes respects à ton Artémise.

F.

Epitre
de Mr Favier
au même

Cesse de vanter la paresse;
Où je végète indolemment,
Ce n'est à parler franchement,
La Volupté ni la Mollesse,
L'un & l'autre nom trop charmand,
Qui ne convient nullement,
À cette immobile foiblesse,
À ce morne engourdissement,
Où l'Organe du sentiment,
Sans force et sans délicatesse,
Succombe sous l'accablement,
D'une léthargique tristesse,
Et qu'on pourroit avec justesse,
Nommer Anéantissement,

Epitre de Favier

Ah! pour répondre élégamment,
A ces Vers dignes de la Presse,
Cette Epitre où si joliment,
Ta Muse aimable me caresse,
Je voudrois inutilement,
En proye à l'ennui qui m'oppresse,
Saisir le ton & la finesse,
Des Graces & de l'enjoûment:
Encor si j'avois l'agrément,
Comme toi, de cueillir sans cesse:
Ces fleurs qu'aux rives du Permesse,
Tant d'autres cherchent vainement,
Et de puiser facilement,
Dans une source enchanteresse
Ce feu, cette brillante yvresse,
Ce don de sentir vivement,
Qui remplit les Coeurs de tendresse,

Et tes esprits d'étonnement ;
Dans les yeux divins de Dufresne,
Je lisois familièrement
Trois ou quatre fois la semaine,
J'y retrouverois promptement
Beaucoup mieux que dans l'Hy-
pocrene ;
La fécondité qu'à ma veine
Phébus refuse obstinément :
Je tracerois légérement
Des vers qui couleroient sans peine ;
Mais ceux ci rimés pésamment,
Mettront ton oreille à la gêne
Et j'usurpe indiscrétement,
Les Priviléges de la scene :
Il n'est permis qu'à Melpomène ;
De versifier durement
Et de débiter fièrement,

Epitre de Favier

Un fatras qui tient à la Chaine,
Le bon goût et le Jugement;
D'entasser sans savoir comment,
L'Amour, l'ambition, la haine,
Des fureurs à perte d'haleine,
D'où naissent emphatiquement,
Des Invectives par centaines:
Ajoûtés y maint argument,
D'une Politique inhumaine,
Que la vraisemblance dément.
Et que conçoit mal aisément
Toute Intelligence bien saine:
Cannevas brodé savamment,
De lieux communs à la douzaine,
Qui reviennent incessamment,
Sans que jamais rien les amène:
Le tout rehaussé fièrement,

158. Epitre de Favier

Par l'éclat d'une pompe vaine,
Objet de l'applaudissement
De la Canaille Plébéienne
Qui goûte aux rives de la Seine,
Le Singulier contentement
De s'ennuyer à la Romaine!
Mais... ô fatal enchantement!
Ce souvenir dans le moment,
Par une Vertu Souveraine,
Me jette en un long bâillement;
Je cède au charme qui m'entraîne,
Et je m'endors subitement.

F.

Epitre
de Mr. de Voltaire
à Mr le Marechal Duc de Richelieu, sur la Statuë qui lui a été érigée à Genes. écrite de Luneville le 18. 9bre. 1748.

Je la verrai, cette Statuë
Que Gènes élève justement,
Au Héros qui l'a deffenduë.
Votre Grand Oncle, moins brillant,
Vit sa gloire moins étenduë;
Il seroit jaloux à la vuë
De cet unique Monument.
Dans l'âge frivole et charmant,
Où le plaisir seul est d'usage,
Où vous reçutes en partage,
L'art de tromper si tendrement,

160. Epitre

Pour modeler ce beau visage,
Qui, de Venus, ornoit la Cour,
On eut pris celui de l'amour;
Et sur tout de l'amour volage,
Et quelques traits moins enfantins,
Auroient été la vive image;
Du Dieu qui préside aux Jardins:
Le double & charmant avantage,
Peut diminuer à la fin,
Mais la Gloire augmente avec l'âge;
Du Sculpteur la modeste main,
Vous fera l'air moins libertin:
C'est dequoi mon héros enrage:
On ne peut filer tous les jours,
Sur le Trône heureux des Amours,
Tous les plaisirs sont de passage;
Mais vous saurés régner toujours.

au Mar.l de Richelieu

Par l'esprit & par le courage.
Les traits du Richelieu coquet,
De cette aimable Créature,
Se trouveroit en miniature,
Dans mille boëtes à portrait.
Où Macé mit votre figure.
Mais ceux du Richelieu vainqueur,
Du Héros, soutien de nos Armes,
Ceux du Père, du Défenseur
D'une République en allarmes;
Ceux du Richelieu son Vengeur,
Ont pour moi cent fois plus de charmes!
Pardon, je sens tout le travers
De la Morale où je m'engage.
Pardon; Vous n'étes pas si sage
Que je le prétens dans ces Vers;

Epitre au Mar.al de Richelieu

Je ne veux pas que l'univers,
Vous croye un grave personage;
Après ce jour de Fontenoy
Où couvert de sang & de poudre;
On vous vit ramener la Foudre;
Et la Victoire à votre Roi.
Lorsque prodiguant votre vie,
Vous eutes fait pâlir d'effroi,
Les Anglois, l'Autriche & l'Envie.
Vous revintes vîte à Paris,
Mêler les Myrthes de Cypris
À tant de palmes immortelles;
Pour Vous seul à ce que je vois,
Le tems & l'amour n'ont point d'ailes.
Et vous ferez encor les Belles
Comme la France & les Génois.

Billet
de Mr. de Berard
à Mad.e de ***
un peu incommodée, et dont le
Mari étoit enrhumé; Sourlui,
il avoit été saigné & manqué
deux fois.

Bon jour, bon soir & bon soupé
de la part
D'un Cavalier deux fois troué:
Oui, par ma foi deux fois percé
piqué
haché.
presque estropié
et cependant tout dévoué
Au Triumvirat enrhumé
Ayent toujours perdant leur dé,
Et quelque fois trop fouraillé,

164. Billet

Puissiés vous bien désenrhumé
Boire bientôt à ma santé,
Monsieur l'Epoux par trop aimé!
Que votre ventre constipé
Soit à l'avenir mieux reglé;
Dame au Minois par trop gêlé,
Que votre poulmon cadené
Donne à la fievre un pied de né;
Belle à l'esprit trop endiablé,
Je ne puis plus rimer en é:
Mon billet bientôt cacheté,
Vous sera dans l'instant porté,
Par vos Chiens d'esprit critiqué
hué
sifflé
& renvoyé
Au siège aujourd'hui visité
Par notre Dame de bonté.

Réponse
par Mr Darget
auquel Mr. de C..... communi-
qua ce billet.

Comment donc, Monsieur le Rimeur,
Quand vous vous mettez en humeur.
Cela va, ma foi, par merveille,
Votre boutade est sans pareille;
Elle a du naturel, elle a de la beauté
Et jamais je ne vis tant d'é,
Placés avec esprit vis à vis l'un de
l'autre.
Je vous en fais mon Compliment;
Vous faites bien, & mieux qu'un autre;
Mais vous voulez trop rarement.
En vérité, mon cher Ariste, votre Impromp-
tu est tout à fait joli, et je ne puis m'em-

pêcher de vous en faire mon Compliment tant bien que mal. Il en est de votre façon de finir comme du Jugement que portoit du mariage une jeune mariée. Celà est drôle, mais celà est trop mal propre.

Réponse
de Mr de Perard à Mr Darget

Grand Merci, Mons de Capauté
Pour ton billet enjolivé,
Poli, charmant, plein de bonté
Pour un hérétique Curé.
Il t'est ma foi très obligé,
Son amour propre en est flatté:
Mais, vû son esprit très borné,
Il finira sa Rime en é;

Réponse

D'Apollon s'il étoit berné,
Des Muses s'il étoit frotté,
Tu t'y joindrois, Ami Dargé,
Tu rirois de sa vanité,
Et sa belle témérité
Recevroit son Lot mérité;
Je veux passer pour hébeté
Pour mauvais coeur, esprit bouché,
Par le saint Père être damné,
Par ma femme cocufié,
Et par ma Maîtresse trompé,
Si l'on m'attrape en vérité,
À regretter des Vers enué;
Sur ce fichu Mont escarpé;
Adieu, Marquis, par fois botté,
Par qui maint Epoux fut coëffé,
Maint Allemand défiguré.

Réponse

Et maint coup de fleuret porté;
Dieu te garde de vin soulphré,
De tout Minois trop affecté,
De tout homme au bec affilé;
Adieu, prens soin de ta santé
Et dis ton Benedicite.

Epitre
de Mr Darget,
servant de réponse au
billet ci dessus.

Je voudrois bien rimer en é,
Mais je n'en ai la faculté,
Ami, Vous avés tout grippé;
Tout escroqué, tout employé,
Mais vous l'avez si bien troussé,

Réponse

Avec tant d'esprit enchassé,
Qu'il faudroit être un vrai niché,
Pour n'en être pas enchanté,
Votre tour est charmant, aisé,
On y voit la Sagacité,
Et l'aimable vivacité,
Qui toujours marche à ton côté,
Mais je n'en suis émerveillé,
Et qui Voltaire a corrigé,
Qui l'a chicané, critiqué
Même des beautés inspiré,
Peut bien sans être fatigué,
Faire des Vers, dont la Beauté
Exciteroit la vanité
De tout autre que d'un Curé
Réformé;
Je veux bien du mal au Soupé,
Qui de finir Vous a forcé:

170. Réponse

Quant à ce qui m'est demandé
Dessus le Sapere, aude,
Je le trouve bien rencontré;
J'aurois mieux aimé Bout rimé,
Mais j'en fais la difficulté;
Le mot d'Image est bien placé,
Celui d'Esquisse est trop guindé,
La Critique en sera piqué,
Mais c'est ma foi bien employé.
Ce morceau veut être laissé
Comme il est, c'est mon Prononcé.
J'étois, Ami, fort occupé
Quand votre Page est arrivé.
J'ai totalement oublié
De rendre le Livre prêté,
Tenés m'en donc pour excusé,
Le voici bien empaqueté,

Réponse

J'aurois mis conditionné,
Mais ç'auroit été trop d'un pié,
Et cette régularité
Use mon encre & mon papié.
Ce mot est mal orthographié,
Mais il ne sera corrigé,
Et l'Enfant veut être laissé
Mieux morceux que nés arraché.
Bon soir, Ami très bien aimé,
Je me tiens pour très honoré,
Des Vers que m'avez envoyé;
Je vous en suis très obligé,
Et je le donne au plus hupé,
De rimer plus que nous en é.

Quatrains

d'un homme qui a le malheur d'avoir 47 ans, par Mr de Voltaire.

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez moi l'âge des Amours,
Au Crépuscule de mes jours,
Rejoignés, s'il se peut, l'Aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du Vin,
Avec l'Amour tient son Empire,
Le tems qui me prend par la main
M'avertit que je me retire.

Laissons à la belle Jeunesse,
Les plaisirs, les égaremens,
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la Sagesse.

Quoi! pour toujours, vous me fuyés
Tendresse! Illusion, folie!
Dons du Ciel qui me consoliés
Des amertumes de la vie.

L'on meurt deux fois, je le vois bien,
Cesser de plaire et d'être aimable,
C'est une mort insupportable,
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorois la perte,
Des erreurs de mes premiers ans.
Et mon ame aux désirs ouverte,
Rappelloit leurs enchantemens.

Du Ciel alors daignant descendre,
L'Amitié vint à mon secours,
Elle étoit plus douce, aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,

Et de sa Lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai,
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Vers
au Roi de Prusse
par Mr d'Arnaud.

Grand Prince! vous daignez abaisser sur ma Muse,
Ces regards bienfaisans, faveur des Immortels:
Des Chants de nos Bergers, quoi! Frederic s'amuse!
Et reçoit notre encens offert sur ses Autels.

Au Roi de Prusse

Tous mes voeux sont comblés, ce
jour brillant de gloire,
Est le présage sûr de ma félicité;
Ouvrés à ce grand nom, le Temple de
Mémoire;
Muses, il me répond de l'Imortalité.

Tel que du haut des airs, le Dieu de
la Lumière,
Dans ce signe embrasé qui dore nos
Moissons,
Embellit de l'éclat, qu'il sème en sa
Carrière,
Les Cèdres orgueilleux, & les humides
Buissons.

Ainsi de Frederic la Clarté lu-
mineuse,

Répand sur les talens sans cesse un jour nouveau,
De Voltaire, il soutient la voix harmonieuse,
Et parmi ses Concerts, admet mon Chalumeau.

Autres
au même

Peuple heureux qui vis sous un sage;
L'honneur et l'exemple du Nord:
Le monde est jaloux de ton sort,
Mais il est un doux avantage,
Qu'il goûte du moins avec toi:
C'est le droit d'admirer son Roi,
Le plaisir de lui rendre homage.

Au Roi de Prusse

Au retour de tant de hazards;
Ta grande ame n'est point oisive;
Frederic aux Lauriers de Mars,
Tu joins une féconde Olive,
Et ta main propice aux beaux Arts;
Les encourage et les cultive;
Dans la Sphère de tes Etats,
Ta Gloire n'est point resserrée;
Elle parcourt tous les Climats:
Son éclat sera sa durée:
Des Titus et des Antonins,
Reveillant la cendre assoupie;
Je pourrois comparer ta vie,
A celle des grands Souverains,
Dont la vertu la plus chérie,
Fut d'avoir aimé les humains:
Tonnuyer est ce que je crains.

Vers

On offense un Roi qu'on ennuye.
Eclairer l'homme est ton Emploi.
Le rendre heureux, ta Loi suprême;
Un Prince suivant tel que toi,
N'est comparable qu'à lui même.

Vers
du Roi de Prusse
à Mr. d'Arnaud.

Arnaud par votre beau Génie
Venez rechauffer nos Cantons,
Reveiller ma Muse assoupie,
Par les sons de votre harmonie,
Et diviniser nos Manons.

L'Amour préside à vos Chansons,
Et dans vos Hymnes que j'admire,

La tendre Volupté respire,
Et semble dicter ses leçons.

Dans peu sans être téméraire,
Prenant votre vol jusqu'aux Cieux,
Vous pourrez égaler Voltaire
Et près de Virgile et d'Homère
Jouir de vos succès fameux.
Déjà l'Apollon de la France,
S'achemine à sa décadence,
Venez briller à votre tour.
Elevez vous, s'il baisse encore:
Ainsi le Couchant d'un beau retour,
Promet une plus belle Aurore.

180.

Réponse de Mr d'Arnaud au Roi

Ovide chanter l'Empereur,
C'est d'une Muse peu timide;
Mais l'Empereur chanter Ovide,
C'est le comble de la faveur.
Dans cette grace singulière,
Grand Roi, vous daignez m'honorer,
L'Adorateur le plus vulgaire,
Par son Dieu se voit célébrer.
Que l'envie en ce jour ranime,
Tous les serpens de sa fureur,
Son désespoir est légitime
Je suis au faîte de l'honneur.
Je ne suis point sur le Parnasse,
Mais mille fois plus glorieux

Sonnet

Vos Vers m'accordent une place
Qui m'éleve au plus haut des Cieux
Comment pourrai-je reconnoitre,
Un bienfait aussi précieux?
Je ne puis que mieux aimer mon
Maitre:
L'Amour acquitte envers les dieux.

Sonnet
au Roi de Prusse
par Mr. de Luck.

O Toi, qui réunis tous les Talens divers,
Illustre dans la paix, autant que
dans la Guerre:
Ton nom, Grand Frederic, remplit toute
la Terre, Et

Et tes rares vertus étonnent l'Univers.
Tu forces la Discorde à rentrer aux Enfers;
Dans l'éternelle nuit, honteuse, elle s'enterre:
Content de triompher, tu quittes le Tonnerre,
Et laissant le Dieu Mars, tu fuis le Dieu des Vers.
Dans les travaux guerriers, plus vaillant qu'Alexandre:
Dans le sein du repos, véritable Solon:
D'admirer les hauts faits, qui pourroit se défendre?
Vous fortunés Sujets du plus juste des Princes,

L'Horoscope

Vos désirs sont comblés, ce Père ten-
dre et bon.
Ramène l'allégresse en toutes ses
Provinces.

F.

L'Horoscope
de
Frosine
par Mr. L. A. B***

Les Dieux m'ont raconté l'histoire
de Frosine;
Jolie en ce moment, elle sera divine:
Sur ses lèvres déjà voltige la gayeté;
Et la fleur de l'esprit, l'ame de la
beauté;

184. L'Horoscope

L'Olympe jette un oeil favorable
sur elle;
Elle s'épanouit comme la fleur
nouvelle.
Que sera-t'elle un jour? Elle char-
me à six ans,
C'est l'Amour, c'est Hébé; c'est Flore
& le Printems.
Belle enfant, croissés donc, & bientôt
sur nos traces,
Nous verrons s'embellir & les fleurs
& les Graces;
Vous recevrez l'encens de mille ado-
rateurs;
Leurs hommages soûmis, leurs discours
enchanteurs;
Et les menus propos de l'intrigue

Cythère:

Vous plairez moins alors: Vous aimerez
à plaindre.
Pour mériter des Dieux les soins & la
faveur,
De l'âge où l'on vous voit, conservés
la candeur;
Des grands airs de nos jours, évités
l'importance:
Le premier des attraits est cet air d'in-
nocence,
Qui ne se forme pas sous un masque
apprêté;
D'un encens dangereux redoutés l'im-
posture,
Et redoutés surtout une bouche parjure;
Dans peu mille Mortels aimables et

Vers

trompeurs,
Vous diront qu'à jamais vous régnés
sur leurs coeurs,
Qu'en s'élevant des eaux, Venus étoit
moins belle,
Puis ils vous jureront une flâme
éternelle;
Ils diront même vrai, mais craignés
leur serment,
Car cette Eternité ne dure qu'un
moment.

Vers
sur Bélisaire
Ouvrage de Mr. Marmontel.

Bélisaire proscrit, aveugle, infortuné;
Egal dans le malheur, simple, sublime
& Sage, Ins-

Sur Bélisaire

Instruisant l'Empereur qui l'avoit
condamné,
De la Terre attendrie, eût mérité l'homage;
Oüi, sans doute chez des Payens,
Mais parmi nous chez des Chrétiens,
Peindre un Dieu bienfaisant, exalter
Sa Clémence,
Prêcher au Genre humain la paix, la
Tolérance,
Unir tous les Mortels par le plus sacré
noeud;
Où nous conduit le pas d'une telle Morale?
Que le Blasphémateur soit puni par le feu:
Ne dût-il pas savoir qu'il cause du scan-
dale
Quand malgré la Sorbonne, il nous fait
aimer Dieu.

188. Epître
de Mr. le Chevalier
de Boufflers, à
Mr de Voltaire.

Je fus dans mon Printems guidé par
la folie,
Dupe de mes désirs et bourreau de
mes sens;
Mais s'il en étoit encor tems,
Je voudrois bien changer de vie:
Soyez mon Directeur, donnez moi vo-
tre avis:
Vous en avez tant perverti.
Sur mes fautes, je suis sincère,
Et j'aime presque autant les dire que
les faire:
Je demande grace aux Amours.

Epitre

Vingt beautés à la fois trahiés,
Et toutes assés bien servies,
En beaux momens, hélas! ont changé
mes beaux jours.
J'aimois alors toutes les femmes:
Toûjours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendois d'Hercule égaler les
Travaux,
Et sans cesse auprès de ces Dames,
Etre l'heureux rival de cent heureux
Rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits
Madrigaux:
Je regrette les airs que j'ai fait pour
mes Belles,
Je regrette vingt beaux Chevaux,
Que courant par Monts et par Vaux,

J'ai

190. Epitre

J'ai, comme moi, crevé pour elles,
Et je regrette encore plus
Les utiles momens, que en courant, j'ai perdus.
Les neuf Muses ne suivent guères,
Ceux qui suivent l'amour dans le Métier galant,
L'esprit est bientôt vieux, le Corps long tems enfant;
Mon esprit et mon Corps, chacun pour son affaire,
Viennent, chez Vous, sans compliment,
L'esprit pour se former, le Corps pour se refaire;
Je viens dans ce Château, voir mon Oncle & mon Père!
Jadis les Chevaliers errants,

Epitre 191.

Sur terre, après avoir long tems cherché fortune,
Alloient retrouver dans la Lune,
Un petit flacon de bon sens.
Moi, je vous en demande une bouteille entière:
Car Dieu mit en dépôt chez vous,
L'Esprit dont il priva tous les sots de la Terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

Couplets.

Sur l'air, Que ne suis-
je la fougère.

Par Mr. Moreau, Avocat,

Quand la vieillesse commence,
La douceur de soupirer,
Est l'unique jouïssance,
Qu'il soit permis d'espérer.
L'amour fuit, l'amitié tendre,
Ose alors lui ressembler,
Mais trop peu pour rien prétendre
Assés pour nous consoler.

Adieu folle et douce yvresse,
Que je puis pour le bonheur.
J'eus des feux dans ma jeunesse,
Il m'en reste encore un coeur.
Que celle à qui je le donne,
Daigne en approuver l'ardeur:

Je

Couplets 193.

Je dirai, mes jours d'Automne,
Ont encor quelque chaleur.

Pour l'amour tout est Martyre,
Enthousiasme ou fureur;
Pour l'amitié qui soupire,
Tout est plaisir ou faveur.
Eglé règne sur mon Ame,
Sans en troubler le repos:
Et mes désirs et ma flâme
N'allarment point mes rivaux.

Je la verrai poursuivie
Par la foule des Amours,
Et le déclin de ma vie,
Jouïra de ses beaux jours.
Tel sur sa tige inclinée,
Un vieux Chêne de cent ans,
Croit renaitre chaque année
Avec les fleurs du Printems.

194. Portrait

de Madame de ***

Sans être belle, elle rassemble,
Les traits piquants de la Beauté;
Près d'elle, on voit toujours ensemble,
La décence et la Volupté.

Est-elle blonde, est-elle brune?
Voyez l'amour, vous le saurez:
Toujours simple, & jamais commune,
Elle a l'Esprit que vous aurez.

Frivole, enjouée et solide,
On la voit dans le même jour,
Manier le Compas d'Euclide,
Avec le hochet de l'amour.

Les jeux et les Graces naïves,
Viennent folâtrer dans ses bras,
Heureuses d'être ses Captives,
Les Muses marchent sur ses pas.

Vers

Hébé lui prête son sourire,
Et Flore sa tendre langueur,
L'amour sur sa bouche respire,
Puisse t'il enflâmer son cœur!

Mais, Aglaë, cette peinture
Laisse à peine entrevoir vos traits.
L'art du pinceau ne rend jamais
Tous les Charmes de la Nature.

Vers
sur le nouveau Palais de Sans-Souci.

Frederic, dans ces lieux charmans,
Qu'il embellit par sa présence,
Réunit la Magnificence,

Vers

Avec le goût, les agrémens,
Pendant longtems j'ai vû Bellone
Le faire voler aux Combats,
La Victoire a suivi ses pas.
Aujourd'hui ceint de la Couronne,
Cueillie au milieu des hazards,
D'Apollon relevant le Trône,
Il fait respirer les beaux Arts.
Quand Frederic monte sa Lyre,
C'est Amphion que l'on entend;
Ces Palais que ton Oeil admire,
La Terre semble les produire,
Ils sont l'Ouvrage d'un instant.

Vers 197

à Mr le Pasteur le Cointe de Potzdam, âgé de 86. ans.

Toi, dont l'heureuse Vieillesse,
Nous retrace l'âge d'or,
Qui réunis la Sagesse
Et la vigueur de Nestor;
À tout l'enjoûment, aux graces,
Du Poëte de Teïos.
La gaïté qui suit tes graces,
Loin de toi bannit les maux;
O toi, qui, toujours aimable,
Braves les efforts des ans,
Puisse un destin favorable,
Couronner tes cheveux blancs,
Pendant plus d'un siècle encore,
Des biens que les mains des dieux
Repandent sur notre Aurore;

Epitre

Tu sçus charmer nos ayeux;
Que les Dieux toujours propices,
Te rendent de nos neveux
Les Amours et les Délices.

Epitre
de Mr. de Voltaire
à
Mr. de Lambert.

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux Emule,
Du Pasteur de Mantoüe et du tendre Tibulle,
Qui peignés la Nature, et qui l'embellisses.
Que vos saisons m'ont plu! Que mes sens émoussés

À votre aimable voix je sens rient
renaître !
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite
Champêtre :
Je fais depuis quinze ans, tout ce que
Vous chantés.
Dans ces Champs malheureux si long
tems désertés,
Sur les pas du Travail j'ai conduit
l'abondance,
J'ai fait fleurir la paix & régner l'in-
nocence.
Ces Vignobles, ces bois, ma main les a
plantés ;
Ces granges, ces hameaux désormais
habités,
Ces

Ces landes, ces marais changés en pa-
turages,
Ces Colons rassemblés, ce sont là mes
Ouvrages.
Ouvrages fortunés, dont le succès
constant,
De la mode et du goût n'est jamais
dépendant,
Ouvrages plus chéris que Mérope
& Zaïre,
Et que n'atteindront point les traits
de la satyre.
Heureux, qui peut chanter les jardins
et les Bois,
Les charmes des Amours, l'honneur des
grands Exploits,
Et parcourant des Arts la fameuse
carrière,

Epitre 201.

Aux Mortels aveuglés rendre un peu
de Lumière.
Mais encor plus heureux qui peut, loin
de la Cour,
Embellir sagement un champêtre
séjour,
Entendre autour de lui cent voix qui le
bénissent!
De ses heureux succès quelques fripons
gémissent,
Un vil fagot irrité, Tyran des Gens de
bien,
Va l'accuser en Cour de n'être pas Chré-
tien:
Le Sage Ministère écoute avec surprise,
Il reconnoit Tartuffe, et rit de sa
Sottise.

Cependant le vieillard achève ses
Moissons,
Le pauvre en est nourri; ses Chanvres,
ses toisons
Habillent décemment le berger, la
Bergère;
Il unit par l'hymen Ménis avec Glycère,
Il donne une Chasuble au bon Curé
du lieu;
Qui, buvant avec lui, voit bien qu'il
croit en Dieu;
Ainsi dans l'allégresse, il achève
sa vie:
Ce n'est qu'au Successeur du Chantre
d'Ausonie,
De peindre ces tableaux ignorés
dans Paris,

D'en ranimer les traits par son beau
Coloris,
D'inspirer aux humains le goût de
la retraite;
Mais de nos chers françois la Noblesse
inquiète
Pouvant régner chez soi, va ramper
dans les Cours,
Les folles vanités consument ses beaux
jours;
Le vrai séjour de l'homme est un éxil
pour elle.
Plutus est dans Paris; c'est de là qu'il
appelle,
Les voisins de l'Adour, & du Rhône & du Var;
Tous viennent à genoux, environner
son Char.

Epitre

Les uns montent dessus, les autres dans
la boüe,
Baisent, en soupirant, les rayons
de sa roüe;
Le fils de mon Manoeuvre en ma
Ferme élevé,
A d'utiles travaux à Quinze ans
enlevé.
Des Laquais de Paris s'en va grossir
l'Armée;
Il sert d'un vieux Traitant la Mai-
tresse affamée;
De Sergent des Impôts il obtient un
Emploi,
Il vient dans son hameau, tout fier,
de par le Roi,

Epitre 205

Fait des Procès verbaux, tyrannise,
emprisonne
Ravit aux Citoyens le pain que je leur
donne,
Entraîne en des Cachots le Père & les
Enfans.
Vous le savez Grand Dieu! j'ai vû des
innocens,
Sur le faux Exposé de ces Loups merce-
naires,
Pour Cinq sous de Tabac envoyés aux
Galères.
Chers Enfans de Cérès! ô chers Agri-
culteurs,
Vertueux Nourriciers de vos Persécuteurs,
Jusqu'à quand serés vous vers ces tristes
frontières,

Epitre

Ecrasés sans pitié sous ces mains
meurtrières;
Ne vous ai-je assemblés, que pour
Vous voir périr,
En maudissant les champs que vos
mains font fleurir.
Un tems viendra sans doute, où des Loix
plus humaines,
De vos bras opprimés relâcheront
les Chaînes.
Dans un monde nouveau Vous aurez
un Soutien,
Car pour ce Monde ci, je n'en es-
père rien.

Vers
ou
Apostrophe
à Pierre le Grand
Czar de Russie.

O toi! dont l'ame forte et le puissant
Génie,
Du joug de l'ignorance affranchis ta
Patrie,
Pierre, de tes sujets Père & Législateur,
Et de ton vaste Empire Auguste
Créateur,
Dans des routes de sang marchant à
la victoire,
Tu croyois te frayer le chemin de la
Gloire.
Pierre, tu t'égarois. Tes sujets policés,

208. Apostrophe

Les Sciences et les Arts à te suivre empressés
Des hommes réunis dans ces Climats barbares,
Où végétoient jadis des Troupeaux de Tartares.
Ton peuple enfin changé, sensible à son bonheur,
Voilà ce qui t'assure un immortel honneur.
Loin que par tes Exploits tu dûsses y prétendre,
Du faîte de la Gloire, ils t'auroient fait descendre.
En toi, Pierre, à l'aspect de tes divers travaux,
J'admire l'homme utile, & je plains le Héros.

Vers
à Mademoiselle de ***
en lui renvoyant son Eventail.

Je vous renvoye, Iris, cet Instrument
charmant
À qui Zéphyre prète son Minis-
tère,
Et qui d'une haleine légère
Dissipe les ardeurs d'un soleil trop
brûlant,
Mais à celà tout simplement,
Je prétens fixer son usage.
Car, lorsque jaloux, ou trop sage,
Il dérobe les mouvemens,
Que les délicats sentimens
Savent peindre sur le visage,
Ou bien que trop obéïsant,

Et sécondant un ton sauvage,
Il frappe un peu trop rudement,
Et qu'il ravit tout l'agrément,
D'un vif et tendre badinage,
De bon coeur contre lui j'enrage,
Et je voudrois très volontiers,
Qu'il fût encor chez l'Ouvrier

L'Horoscope de Perrette.

Ecoutés, jeune Fillette
Et donnez moi votre main,
De ma Science secrète
Vous verrez l'effet soudain.

Une humeur gaïe & bouffonne,
Jusqu'à l'âge de six ans:
De votre Maman mignonne,
Fera les amusemens:
Des Maîtres de toute espèce
Vous entoureront alors,
Et l'on vous dira sans cesse,
Droite, et les pieds en dehors:
À votre dixième année,
Viendra le ton serieux
Et d'une fille bien née,
Vous prendrez l'air tout au mieux.

On vous voit, on vous observe,
Chaque mot vous est compté,
C'est le tems de la reserve
Et du silence affecté.

Pour

212. L'Horoscope

Pour dédommager la perte,
De votre langue en fuiton,
Vous aurez l'oreille alerte,
Et des yeux de trahison.

Une Vanité secrète
Vous causera des remords,
En parcourant en Cachette
Votre joli petit Corps.

Aux beautés de la Nature,
Il faut des Ajustemens,
Et le goût de la parure
Commence pour longtems.

De votre ignorance extrême,
Vous troublerez le repos,
Vous demandant à vous même,
Que font donc là ces Moineaux?

Sans rien connoitre aux Modèles,
Vous rougirés à l'aspect,
De deux tendres Tourterelles,
De deux Pigeons bec à bec.

Vous ferés à l'avanture,
Mille Systèmes tous neufs,
En vous donnant la Torture,
Sur l'origine des Oeufs.

Enfin par les Chansonnettes,
Les mots à demi couverts,
Les Romans et les Sornettes,
Vous aurez les yeux ouverts.

Bientôt à la chere Mie,
Vous direz en grand Secrèt:
Ma Mère dans une envie,
A touché quelque Barbet.

L'Horoscope

Une plus grande nouvelle,
Tout bas se distribuera,
Que la jeune Demoiselle,
A quelque chose déjà.

Oh! c'est ici que commence,
L'âge des tendres Soupirs,
Et je vois votre innocence,
Former de secrets desirs.

Lorsque vers haut de l'arbre,
Croîtront les pommes d'amour,
Pour cueillir ces fruits de marbre,
Chacun vous fera la Cour.

S'y prenant de bonne grace,
Et méprisant vos refus,
Un brunet aura l'audace,
De glisser ses doigts dessus.

De votre main, avec force,
Vous lui donnerés un coup.
Mais ce Coup est une amorce
Pour en attirer beaucoup.

Une Caresse hazardée
Vous faisant perdre la voix,
Vous rappellerés l'idée
De ces Pigeons d'autrefois.

Ah! je vois le téméraire,
Tenter un autre larcin,
Et dans l'Isle de Cythère,
Il voudroit glisser la main.

Ménaces, Châtimens, larmes,
Ne vous serviront de rien:
Malgré toutes vos allarmes,
Ce qu'il tient, il tient bien.

L'Horoscope

Vous voilà brouillés ensemble,
Pour le moins un jour ou deux,
Mais si un hazard vous rassemble,
Il aura l'air tout honteux.

Tout doucement il s'approche,
Cherchant la main qui le fuit,
Il ne craint point le reproche,
Car toujours le pardon suit.

S'il fait ensuite main basse,
Vous ne vous en plaindrés plus;
Après la premiere Grace,
Reproches sont superflus.

Trottes de belle maniere,
Beaux sentimens, billets doux,
Un jour ne passera guères,
Sans des petits rendez vous.

de Perrette.

Heureux ! s'il vous ménage
Quand vous serez sans témoins.
Mais je vois votre ame sage,
Lors même qu'il l'est le moins.

Que de projets de prudence,
Pour n'être point décelés !
Mais deux amans en présence,
En vain sont dissimulés.

L'artifice et la tendresse,
Reviendront au même point
En vous regardant sans cesse,
Ou ne vous regardant point.

Qu'en dira le Père Jaques,
Ce Directeur si dévot ?
Comment ferez vous à Paques
Pour tourner autour du Pot ?

L'Horoscope.

Une ruse sans pareille,
Otera ce poids si lourd.
Vous irez chercher l'oreille,
D'un vieux Sarm aveugle & sourd.

D'une Mère trop farouche
Trompés le Discernement,
Avec une Oeillade louche,
On voit partout son Amant.

Dans la Maison cette intrigue,
Fera du Charivari,
Et la parente se ligue,
Pour vous chercher un Mari,

On vous prône, on vous affiche,
D'Epouseurs la Troupe vient.
On choisira le plus riche,
Sans savoir s'il vous convient.

de Perrette

Perrette, dit votre Pere,
Monsieur vous offre sa main;
Nous avons brusqué l'affaire,
Vous l'épouserez demain.

Alors vers la jeune Vierge,
Le Galant doit s'avancer,
Et vous droite comme un Cierge,
Serez d'un froid à glacer.

Vous recevrez tout de suite,
Deux baisers à fleur de peau,
Et de votre aveu tacite,
Cette embrassade est le sçeau.

Paroissez Boucles d'Oreilles,
Bijoux charmans, Montre d'Or,
Voici le jour des Merveilles,
Et demain peut-être encor.

L'Horoscope

Vous sortirez de l'Eglise,
Vers une heure après minuit,
Voici le tems de la Crise,
Enfin l'on vous met au lit.

Une main extravaguée,
Galoppera vos appas;
Vous direz toute intriguée,
Monsieur, vous n'y pensez pas.

Enfin il faut vous contraindre
A subir ses tendres Loix:
Avec Art, il faut vous plaindre,
Et crier à basse voix.

Jusqu'en pleine matinée,
Continuera son ardeur,
Il vous a tant prophanée,
Qu'il vous sait déja par coeur.

de Perrette.

Le lendemain sur le Conte,
Il fera le Fanfaron:
Et sur tout ce qu'il raconte,
Vous ne direz Oüi ni non.

Sa tendresse tiendra ferme,
Et durera près d'un an:
Vous la verrez à son terme,
Dès que vous serez Maman.

Il dira qu'il vous ménage
Et qu'il craint pour votre santé.
C'est l'excuse d'un Volage,
Qui veut de la nouveauté.

Pour rappeller l'Infidelle,
Vous feindrez d'aimer aussi.
La ruse n'est pas nouvelle,
Et n'a jamais réussi.

Il gardera sa Maitresse,
Et l'amant de son côté
De votre feinte tendresse,
Aura la réalité.

Bientôt dans le domestique,
Regnera l'air sérieux:
De part & d'autre on s'applique,
A qui trompera le mieux.
Un certain air d'indolence,
S'emparera des Esprits,
Il mène à l'indifférence,
L'Indifférence au mépris.

Dès que le mépris s'en mèle,
Les Intrigues vont grand train,
Et chacun prend père & mère,
Ce qu'il trouve sous sa main.

de Perrette.

Le Mari prudent et sage,
Saura tout, sans dire mot,
S'il vouloit faire tapage,
Il passeroit pour un sot.
Malgré la Galanterie,
Vous garderez les dehors,
Et votre Coquetterie,
Aura les plus fins ressorts.
Mais la Jeunesse vous quitte,
Et la tendresse est à bout,
Alors vous en serez quitte,
Pour nier hardiment tout.

Votre Avanture est finie,
A votre Epoux desormais.
Tenez bonne Compagnie.
Vous vivrez tous deux en paix.

Mais je vois, la Malepeste!
Qu'un Moine avare & rusé,
A belles mains prend le reste,
D'un coeur aux trois quarts usé.

C'est le Jeu qui vous occupe;
Il faut bien vous dissiper;
A force d'être un peu dupe.
Vous apprendrez à duper.
Bref, vous deviendrés dévote.
C'est votre dernier Ecueil,
Ah! sous votre humble Capotte,
Que vous cacherez d'orgueil!
A ma science étalée,
La Fillette n'entend rien,
Mais dans plus d'une Assemblée,
La Grande la comprend bien.

G.

Sur le Vin.

Chanson.

Vive le vin, vive l'Amour!
Amant & bûveur tour à tour,
Je nargue la Mélancholie:
Jamais les peines de la vie,
Ne me coûterent de Soupirs:
Avec l'Amour je les change en
Plaisirs,
Avec le vin je les Oublie.

226. Les Tonneaux

Au Roi de Prusse.

par Mr de Voltaire.

en 1751.

pour se justifier.

Blaise Pascal a tort, il en faut convenir;
Ce pieux Misanthrope, Héraclite sublime,
Qu'ici bas tout est misère et Crime,
Dans ses tristes discours ose nous soutenir,
Qu'un Roi que l'on amuse & même un Roi qu'on aime,
Dès qu'il n'est plus environné,
Dès qu'il est reduit à lui même,
Est de tous les Mortels le plus infortuné.

Les Tonneaux

Il est le plus heureux, s'il s'occupe &
s'il pense:
Vous le pouvez, Grand Roi, car loin
de votre Cour,
En Hibou quelquefois renfermé toute
le jour,
Vous percez d'un Oeil d'aigle en cet abî-
me immense,
Que la Philosophie offre à mes foibles
yeux:
Et votre Esprit laborieux,
Qui fait tout observer, tout orner,
tout connoitre,
Qui se connoit lui même, & qui n'en vaut
que mieux;
Par ce noble exercice augmente encore
son Etre: Tra-

Les Tonneaux

Travailler est le lot & l'honneur
d'un mortel:
Le Repos, est dit-on, le partage du
Ciel.
Je n'en crois rien du tout. Quel bien
imaginaire!
D'être les bras croisés pendant l'E-
ternité?
Est-ce dans le Néant qu'est la fé-
licité?
Dieu seroit malheureux s'il n'avoit
rien à faire:
Il est d'autant plus Dieu, qu'il est
plus agissant:
Toujours ainsi que Vous, il produit
quelque Ouvrage.
On prétend qu'il fait plus. On dit

Les Tonneaux qu'il se répand.

Il préside au Scrutin, qui, dans le Vatican,
Met sur un front ridé la Coëffe à triple étage;
Du prisonnier Mahmoud, il vous fait un Sultan.
Il fait croître à Mocka dans le sable Arabique,
Le Caffé nécessaire aux Païs des Frimats.
Il met la fièvre en nos Climats,
Et le Remède en Amérique.
Il a rendu l'humain séjour,
De la variété le mobile Théâtre.
Il se plaît à paîtrir d'incarnat et d'albâtre,

Les charmes arrondis du sein de Pom-
padour,
Tandis qu'il vous étend un noir lui-
sant d'ébène
Sur le nés applati d'une Reine Afri-
quaine,
Qui ressemble à la nuit, come l'autre
au beau jour.
Dieu se joüe à son gré de la Race
mortelle.
Il fait vivre Cent ans le Berger
Fontenelle,
Enterre en trente moismon dévot
de Pascal.
Il a deux gros Tonneaux, d'où le
bien et le mal,
Découlent en pluye éternelle.

Les Tonneaux

Sur cent Mondes divers, & sur chaque
Animal,
Le Sot, le Bel Esprit, et les fous &
les Sages,
Chaqun reçoit sa dose, et le tout est
égal.
On prétend que de Dieu les Rois sont
les Images.
Les Anglois pensent autrement.
Ils vous soutiendront hardiment,
Qu'un Roi n'est pas plus Dieu, que le Pape
infaillible;
Mais il est pourtant fort plausible,
Que les Puissants du siécle en un point
seulement,
Ressemblent plus ou moins à notre
commun Maître;

C'est qu'ils font comme Lui, le mal
et le Bien-être.
Ils ont les deux Tonneaux. Vous bou-
chez pour jamais,
Le Tonneau des dégoûts, des Chagrins,
des Caprices,
Dont on voit tant de Cours s'abreuver
à longs traits.
Répandez toujours des délices,
Sur votre peu d'Elus à vos Banquets
admis;
Que leurs fronts soient serains, que leurs
Coeurs soient unis!
Du feu de votre Esprit que notre âme
s'éclaire!
Que sans empressement nous cherchions
à vous plaire!

Les Tonneaux

Qu'en dépit de la Majesté,
Notre aimable Société
Compagne du Plaisir, Mère de la Saillie,
Assaisonne avec Volupté
Les ragoûts de votre Ambrosie.
Nous vivons, il est vrai, source Modèle heureux !
Continuez, versés les douceurs de la Vie,
Sur votre Olympe sablonneux.
Et que le bon Tonneau soit à jamais sans lie.

C.

Epigramme

par Mr. de Fumars

En vain le poison de l'Envie,
Tache de noircir la vertu;
Ne crains plus rien, chaste Julie,
Tu verras à tes pieds le mensonge abattu;
Rougissez, langues de vipère
De nier qu'elle ait de l'honneur,
L'imposture est trop grossière,
Car ceux qui vont chez elle, y laissent le leur.

Il n'y a qu'heur & malheur.

Conte.

Sous figure d'heureux présage,
Riom, bien partagé d'ailleurs,
Avoit grande part aux faveurs,
D'une Dame de haut parage:
Il en acquit un Regiment;
Suivi d'un Cortège de Prince.
Voilà qu'il quitte la Province,
Et va dans son Gouvernement.
Un Garçon doucement l'aborde,
Lui disant: Ne pourrois-je pas
Voir ce qui fait tant de fracas?
Oui, volontiers: je vous l'accorde;
Le Cousin lui repart soudain,

Couplet

Tout est hazard dans cette vie.
Voyez un peu, je vous prie
Avec lequel je meurs de faim!

Couplet

Sur l'air. Quel Caprice!
Quelle injustice!

Qu'on me baise,
Plus chaud que braise
Mon Con, Nicaise,
Se présente à toi.
Qu'on me baise!
Point de fontaise,
Viens, bande à l'aise,
Vite, mets le moi,
Avance donc, foutu Colin,
Quoi!

Couplet

Quoi! tu n'es pas encore en train?
Et dans ma main
Qu'à te branler je lasse en vain,
Ton vit plus froid que glace,
Reste molasse.
Il faut un asse.
Quel bougre d'Engin!
Mais il dresse;
Par mon adresse,
Le Charme cesse.
Qu'il est gros et long!
Que sa flâme
Brûle mon ame.
Ah! je me pâme!
Que le foutre est bon!

Fin

Epitre
de Mr Saurin
de l'Académie françoise
à Mr de Voltaire.
à l'occasion de son Livre
intitulé l'A. B. C

Esprit vaste et sublime & le plus grand
peut-être,
Qu'aucun païs jamais, qu'aucun âge
ait vû naître.
Voltaire, des humains le digne
Précepteur!
Poursuis, en l'instruisant, amuse
ton Lecteur.
Et joignant à propos la force au
ridicule,
Dans tes Ecrits, nouvel Hercule,

Epitre 239.

Abbats l'Hydre des préjugés,
De cette nuit profonde, où des fourbes
célèbres,
Au nom du Ciel nous ont
plongés
Ose dissiper les Ténèbres.
Arrache à l'erreur son flambeau!
Mais du doux Fenelon ne troubles
point la Cendre!
Laisse au grand Montesquieu son
Immortalité!
Ton Coeur de les aimer pourroit-il se
défendre?
Du Genre humain tous deux ont si
bien mérité.
Ils ont pû se tromper, mais ils aimoient

les hommes;
Et combien par l'amour des péchés
sont couverts!
Le Sublime Ecrivain que bel Esprit
tu nommes,
A même en se trompant éclairé
l'Univers.
Nous lui devons ce que nous
sommes;
Trop libre peut-être dans mes
Vers,
Je te dis ma pensée, ô grand homme,
pardonne!
Souvent par ses écrits jugeant de
sa personne,
Voltaire me paroît une Divi-
nité. mais

Mais, quand rabaissant ceux que l'Univers renomme,
Le Génie est par toi de bel Esprit traité,
Je vois avec Chagrin que le Dieu s'est fait homme.

L'aigle et le Lézard.

Fable

à Mr. le Comte de Coigny.

Un jour aux premières places,
Quand je vous verrai monté,
Les vrais talens et les Graces
Diront: il l'a mérité.
Mais dans ces brillans asyles,

L'Aigle et le Lézard

Votre fierté souffrira,
De trouver des ames viles,
Qu'elle n'attendoit pas là.
Ou si vous voulez aprendre,
Quel est leur chemin secret,
Ecoutés, je vais vous rendre,
Le Recit qu'on m'a fait.

L'Aigle au sommet d'un vieux
Chêne,
Vainqueur d'Eole & du tems,
Sur les Bois & sur la plaine,
Portoit ses regards contens.
Seul, disoit-il en lui même,
Je peus m'élever si haut;
Ce n'est pas un mal extrême,

L'Aigle et le Lézard 243.

D'un peu sentir ce qu'on vaut.

Il connut pourtant sa faute,
Quand regardant par hazard,
Sur une branche aussi haute,
Il apperçut un Lézard.

Eh quoi! dit l'Oiseau superbe;
Se peut-il? Est-ce bien toi?
Fait pour végéter sous l'herbe,
Tu t'élèves jusqu'à moi?

Comment aussi loin du faîte
Peus tu l'avoir attrapé?
C'est, dit la chétive Bête,
A force d'avoir rampé.

Fable

par R. Desmarêts.

Un grave Philosophe, homme d'au-
torité,
Dit que l'unique frein dont le sage
eut affaire,
Etoit la seule Probité.
Mercure et Jupiter soutinrent le
contraire;
Et d'une part et d'autre il fut fort
disputé.
Celui qui maintenoit qu'au sage,
La seule probité suffisoit pour tout
frein,
Devoit partir le lendemain,
Pour faire un assés long
voyage:

Fable

Les Dieux qui le favorient, le gagnent de la main;
Ils vont sur son passage, invisibles, l'attendre;
Et font que sur la route au point du jour il voit
Une Bourse à ses pieds dans un sentier étroit;
Il la ramasse pour la rendre;
Ensuite il l'ouvre, et puis surpris,
D'y voir des Diamants de prix
Il commence à douter du parti qu'il doit prendre.
Enfin de tous côtés venant à regarder,
Et sûr qu'il n'est vû de personne,
Il fait dessein de la garder,

Et

Et sa Probité l'abandonne.
Les Dieux qui l'observoient, le laissent faire un tems;
Puis Mercure empruntant la forme Mensongère,
D'un vieux Marchand qui vient d'une Terre étrangère,
De loin s'avance, et s'approche à pas lents.
L'aborde, le salüe et lui dit d'un air triste,
Seigneur, n'auriez Vous point ce matin par hazard
Trouvé sur votre route une bourse à l'écart?
L'homme grave dit, Non; le vieux Marchand insiste,

Et le Grec lui répond: Jupiter vous
assiste.
A peine achevé t'il ces mots,
Qu'à ses yeux tout à coup le vieux Mar-
chand s'efface,
Et qu'il voit paroître en sa
place,
Les deux Contradicteurs de ses graves
propos:
Il pâlit, tout son sang dans ses vei-
nes se glace;
Il perd à cet aspect l'usage de ses
sens,
Et semble entre la vie & la mort en
suspens.
Les Dieux qui ne vouloient qu'instrui-
re le Coupable,

Prennent au même instant leur
forme véritable.
Ils brillent de l'éclat de leur rang
glorieux,
Et pour se faire voir, lui dessillent
les yeux.
Il adore, étonné, leur Majesté
suprême;
Et Jupiter lui dit, en retournant
aux Cieux,
Mortel, apprenez par vous
même,
Que tout homme a besoin de la Crain-
te des Dieux.

La Justice des Moutons.

Fable

a Mgr. l'Archevêque de Cambray

De ma foible et facile veine,
Prélat charmant, si les jeux vous ont plû,
L'hommage à Vous seul en est dû,
C'est un Bien de votre Domaine.
Il m'est venu de l'un de vos Prédecesseurs,
Du divin Fenelon, ce grand Maitre des Coeurs,
Dont Vous avez toute la Grace:
C'est chez lui, chaque jour, que je cueille des fleurs,
Sa tombe est pour moi, le Parnasse.

La Justice

La son Ombre se réjouit
De vous voir occuper sa place.
Vous parlez comme il écrivit;
Qui vous écoute croit le lire;
Et ce que votre bouche dit,
On voit que le coeur vous l'inspire.
C'est chose rare chez les Grands...
Mais j'ai fait le projet de vous dire
une fable.
Venons y. Votre Eloge employroit
trop de tems,
Un grand Prélat, un home aimable,
A bésoin de tous ses momens,
Parmi la Nation moutonne,
Avint un jour grande rumeur,
Quoique de sa Nature, elle soit douce
& bonne,

On en craignit quelque malheur:
J'entens quelque histoire tragique;
En peu de mots, voici le cas;
Tel que me l'a conté le vieux Berger
Lycas,
Un membre de la République
Nommé Robin, fut convaincu,
Ou du moins soupçonné d'avoir en-
tretenu
Avec un Loup voisin sécrète intelli-
gence,
Lucrative pour lui, fatale à son
engeance;
Le crime est déclaré de haute trahison.
On prend Robin, on le confine,
Au milieu d'un buisson d'épine
Les Moutons, comme on sait, n'ont pas
d'autre prison:

Puis l'un des Présidens, personne
fort discrète,
Examine l'affaire, elle n'étoit pas
nette,
Les preuves y manquoient, & dans un
cas de mort,
Il faut bien voir le fait, et le revoir
encor.
De tous les Conseillers aucun ne se
rencontre,
Autre de même avis; grands cris
de toute part,
Celui là veut l'exil, et celui là la
hart,
L'un est pour Robin, l'autre contre,
C'étoit un vrai Charivari,
/: Tel qu'il règne, dit-on, dans plus d'une
Audience: /

Alors

Alors qu'un éloquent & généreux ami,
Prenant de Robin la défense,
Prouva bientôt son innocence,
En démontrant son alibi.
Le pauvre prisonnier est libre en conséquence,
Moutons sont violemment portés à la Clémence;
Aussi tout d'une voix, l'arrêt fut prononcé
Mais notre animal Aroncé [a]
Ne sortit du Buisson qu'avec beaucoup de peine,
Encore y laissa-t-il la moitié de sa laine.

(a) Aroncé, pris dans les ronces. Ce mot n'est employé que dans le patois flamand, mais il m'a paru expressif, et c'est même parceque Mr. de Cambray désiroit qu'il fut placé dans un petit ouvrage en vers, que cette fable a été faite.

Le Jardinier.

Chez les Moutons, chez les humains,
Je vois que la Justice est tout à fait semblable;
Qu'on soit innocent ou coupable,
Il en coûte toujours pour sortir de ses mains.

Le Jardinier & son Maitre.

Fable par Mr Thomas, sur l'Eloge de Sully.

Dans cet Ouvrage incomparable,
Où se montrent si bien votre ame & vos Talens,
J'ai pris le Sujet d'une Fable,
C'est un Larcin que je vous rends.

J'y

J'y joindrois volontiers un peu de cet
encens,
Qu'on vous doit en bonne justice;
Mais de Vous bien chanter, l'honneur
est reservé,
À quelque Muse moins novice.
Dans les Coeurs vertueux, votre nom est
gravé.
Ces temples valent bien le Temple de
Mémoire,
D'Immortels Monumens y fondent
votre gloire.
Que j'aime le dernier! quiconque l'a
bien vû,
Chérit Sully, Henri, l'Auteur & la
Vertu.
Mais vos momens sont chers, je viens à
mon histoire......

Le Jardinier.

Un honnête Bourgeois possédoit
un Terrain,
Où Maison, potager, Bosquet, Verger,
parterre,
Se trouvoient renfermés; c'étoit tout
son butin,
Son Château, ses Bois & sa Terre:
Jugés s'il étoit occupé
D'y placer l'agrément, d'y semer l'a-
bondance!
Le premier alla bien: sur l'autre il
fut trompé,
Tout y frustra son espérance.
L'ensemble offroit aux yeux un Spec-
tacle charmant;
D'arbres taillés à point, longue & super-
be fête,
Jm-

Immense potager, bosquet fort élégant,
Maison de belle forme à gentil Peristille,
Parterre, d'un dessein léger, neuf & galant,
Cascade contenant des bassins plus de Mille;
Mais rien à mettre sous la dent.
Ce point manquoit tout net, & ce point est utile,
Sans lui tout le reste n'est rien.
Notre homme le comprit fort bien.
Au milieu de son luxe, il sentit la mal aise
Et voulut sur ce chef avoir un entretien,
Avec son vieux Jardinier Blaise.

Ecoutés, lui dit-il, pourquoi d'un
Potager
Si bien ensémencé, si vaste,
Ne puis-je avoir de quoi manger?
De celui du Voisin le mien est le Con-
traste,
Et tout va même train; voyés ces ar-
brisseaux,
Au lieu de profiter, voilà qu'ils dépé-
rissent;
D'où vient que ces fleurs se flê-
trissent,
Quel sort afflige mon enclos?
Puisque Vous l'ignorez, je vais vous
en instruire,
Reprit l'homme au rateau. Vous avez
fait construire,
Tous ces maudits bassins, l'un sur
l'autre perchés,

Ceux

C'est ce Chef d'oeuvre là, que Vous nom-
més Cascade,
Et dont vos yeux sont entichés
Qui rend tout votre Luclos malade.
La source qui vient de là haut
Pour rafraichir le tout seroit bien
asses forte;
Mais vos bassins reçoivent l'eau.
Un petit prend sa part, au suivant
il la porte,
Ils s'en emplissent tous, et foi de Jar-
dinier,
Avant qu'ils se la soient passé de l'un
à l'autre,
Il ne reste rien au dernier.
Ce dernier pourtant, c'est le nôtre,
C'est l'unique du moins où je sauroit
puiser,
Com-

Comment, en bonne Conscience
Voulez vous qu'on puisse arroser?
Ainsi tout meurt, tout sêche, & j'y perds ma Science.
Détruisés ce vain Ornement
Culbutés ces Bassins, souffrés qu'on les déniche,
Vous verrez votre enclos reprendre un air vivant,
Il sera moins brillant, mais il sera plus riche.
Commençons par avoir du pain,
Et foin de la magnificence
Qui nous fera mourir de faim
Sous les dehors de l'Opulence!
Blaise raisonnoit bien, et son Maitre le crut;

& son Maitre.

La Cascade sauta, bientôt on s'apperçut
Que Blaise avoit fait un miracle.
L'eau ne rencontrant plus d'obstacle,
Remplit le bassin en son tems,
Et le Maitre revit ses Jardins florissans.
La Source est le tribut de plus d'une Province,
La Cascade dépeint Financiers et Traitans,
Et le dernier Bassin est le Coffre du Prince.

Vers
sur Mr. J. J. Rousseau
par le sieur Neufchâtel.

O toi que l'amour déifie,
Et que la haine peint, comme un Monstre odieux
Homme affreux, aux yeux de l'Envie;
Homme divin à d'autres yeux.
O toi, dont l'Eloquence heureuse,
Et nous éclaire & nous instruit,
Toi, dont la plume dangereuse,
Et nous égare et nous séduit.
Philosophe sublime et vil Energumène;
Rousseau! dont le nom révéré;
Rousseau! dont le nom abhorré,
Nous fait frémir ou nous enchaine.

Parle

Vers sur J.J. Rousseau 263.

Parle, répons; Quel est l'art ignoré,
Quelle est l'inexplicable chaine,
Qui nous conduit, qui nous entraine
Et nous fait mouvoir à ton gré?
Non, je n'en croirai point, un transport fanatique,
Qui voudroit te placer au rang des demi Dieux:
Mais j'en crois moins encor cette fureur publique,
Qui, depuis quelque tems te poursuit en tous lieux.
Tu n'es point un Dieu, non je le sais, mais encore
Tu ne peux être un Scélerat,
Et quand tu nous peignis la Vertu que j'adore,

 L'homme

La vertu même t'inspira.
Va... entre deux partis s'il faut jamais choisir,
Je ne m'en cache point je t'offre mon hommage,
Car si tu n'étois point un Sage.
Ah! pour l'humanité j'aurois trop à rougir.

L'homme de Cour.

par Mr. Chaveau.

Oui, l'état le plus bas, le plus avilissant;
C'est de passer ses jours auprès d'un Courtisan.

Sous

Sous un fade Jargon cachant son ignorance,
Enervé de mollesse et paitri d'arrogance,
Nous accordant à peine un bon sens naturel;
Il se croit un prodige, un demi Dieu mortel,
Et ses décisions sont pour nous des Oracles.
En vain à ses désirs s'opposent mille obstacles,
Si tôt qu'il a parlé, voulant être obéi:
Il faudroit s'immoler, s'anéantir pour lui.
L'Ambition, l'Orgueil, l'Interêt & l'Envie,
Se disputent son coeur, empoisonnent sa vie;
Et

L'homme

Et sous l'air enjoué qui voile ses noirceurs,
Son destin qu'on envie, est un tissu d'horreurs,
En vain on l'étudie, on pense le connoitre;
Il est à chaque instant, tout ce qu'il veut paroître.
Sans moeurs, ni foi, ni loi, sans ame, sans honneur,
Il juge l'Univers d'après son mauvais Coeur.
Il continuë ainsi: Tu te crois heureux &c.
Il est tourmenté par ses remords & ses désirs.
La foiblesse, l'ennui, la mauvaise Santé,

Les Chagrins, les dégoûts, dont il est
infecté,
Sont la suite et les fruits de son intem-
pérance:
La faveur est le Dieu qu'en secret il
encense:
Au Char de l'inconstance il croit voir
le bonheur.
Il n'a pas un Ami. Conçois tu ce
Malheur?
L'envie est dans son coeur un Vautour
qui le ronge.
Forcé de se masquer, sa vie est un Men-
songe;
Mais son trouble secret est gravé sur
son front.
Un mot du Souverain l'enivre, ou le
confond.

L'homme

Son âme ne respire et ne vit que
d'intrigues:
Les Palais de nos Rois sont remplis
de ses brigues.
Il demande, il fait hanne, … On a comb-
lé ses voeux.
Mais il n'est pas content, il ne peut
être heureux.
Enfin quand tôt ou tard, pénétrant
ses finesses,
La Cour par son mépris punit tant
de bassesses;
Il revole à Paris en imposer aux
Sots,
Et nous vend en détail, ce qu'on lui
donne en gros.

N. L'auteur apostrophe ici dans la
même

même pièce, Comédie en 5. Actes, ce Courtisan qui se vante de sa naissance & de ses ayeux.

Vous osés vous targuer d'une vaine
Noblesse?
- - - - - - - - - - - -
Quand vous seriés certain d'en être descendu,
Qu'importent les Héros dont vous êtes issu?
Gagnés, sans la briguer, la faveur de nos Maitres:
Parez vous des vertus, des moeurs de vos Ancêtres.
Voyez ceux parmi vous, qui marchent sur leurs pas.
Ils sont l'appui du Throne, adorés des Soldats.
Et quand le bien public les anime & les touche,

Leurs noms, chers à l'Etat, volent
de bouche en bouche,
Le Peuple les bénit, et les élève aux
Cieux;
Son cri reconnoissant les annonce en
tous lieux.
Mais quand à son ami on arrache
la vie,
Quand loin d'encourager les Arts &
l'Industrie,
Tranchant du Souverain dans vos Gou-
vernements,
Des peuples écrasés vous êtes les tyrans;
Quand au peuple séduit prodiguant
les Caresses,
Pour soutenir son poste, on fait mille
bassesses;
Quand vous vous ruinez pour eu-

graisser l'essaim,
De ces femmes sans mœurs, sans état
et sans frein,
Dont le luxe insolent insulte à sa
Misère.

. . . .

Quand Vous vous dégradés par une
Vie infâme,
Quand Vous faites douter si vous avez
une Ame;
Tous vos Ayeux, Monsieur, déposent
contre Vous. 6

Sur la Mort d'une Poule.

La Vie est courte, le tems s'écoule,
La mort frappe tout ce qui vit;
Du Grand Mogol jusqu'à la Poule,
Laquelle sous ce marbre git:
Ha! qui l'eut crû! soignée, bien nourrie,
Respectée des Mardres & des Chats,
Un jaloux lui ravit la vie,
Par une dose de mort aux Rats.
Sèche tes pleurs, adorable Sylvie,
Si une Poule t'est ravie,
Maint Coq voit encore le jour,
Qui mieux que la défunte mérite ton Amour.

L'Amour métamorphosé.

Chanson à boire.

J'ai désarmé l'Amour, et de tout son
bagage;
J'ai pris ce qui pouvoit servir à mon
ménage;
En guise de forêts
Pour percer mon Tonneau,
Je me sers de ses traits.
De son bandeau,
J'ai fait une serviette.
J'ai fondu son Carquois pour faire une Assiette,
Et lorsque pour goûter du vin vieux ou nouveau,
Je descends à la Cave,
Ce superbe vainqueur, à présent mon
Esclave
Porte devant moi le flambeau

274.

Contre une Courtisanne.

Quand Phriné de l'hymen se faisoit
une honte,
Elle avoit bien raison ; car soit dit
entre nous,
Dans des Noeuds si génans ne trouvant
point son Compte,
Elle aima mieux avoir vingt galants
qu'un Epoux.

N.B. Cette Epigramme Grecque a été mise
anciennement dans le seul vers Latin
suivant.
Fugisti thalamos unius, et excipis
omnes.

La Visite de L'hymen.

D'un petit air victorieux,
Le Chapeau sur l'Oreille & le feu dans les yeux,
L'hymen vint hier chez moi, j'eus mieux aimé son frère,
Dont j'ai l'honneur d'être un peu plus connu:
N'importe, le voilà venu;
Un bon accueil il faut lui faire.
Il m'a voulu du bien, il a pensé m'unir...
O Ciel! n'en parlons plus, ne faisons qu'en gémir.
Apprends, dit-il, ma nouvelle Victoire,
Et vois s'il fût jamais une plus grande Gloire;

La visite

A l'amour j'ai volé deux Coeurs,
Que je tiens enchaînés dans des liens
de fleurs:
Tu crois qu'un tel succès m'a fait
tourner la tête:
Oh! j'ai bien su m'assurer ma Con
quête;
J'ai dans mes Interets fait entrer
tous les dieux:
Ils ont tous accordé quelque don à
mes voeux,
Et sur mes deux captifs répandu
sans mésure,
Les Graces de l'esprit, celles de la
figure,
Les agrémens, les vertus, les talens,
Afin qu'Epoux ils soient toujours
Amans

J.... et N.... d'une flâme éternelle,
A l'Univers surpris offriront le Modèle.

Discours d'un Négre à un Européen,* par Mr. D. D.

Illi robur et aes triplex,
Circa pectus erat.... qui primus &c.
Hor. Od.

Qui te raméne encor sur ces bords malheureux?

* Cet Ouvrage est un de ceux qui ont concouru pour le prix de l'Académie françoise. Il n'est point imprimé, l'Auteur n'a voulu le rendre public que par la voye du Journal Encyclopédique. Il y a de très beaux Vers, et de la chaleur dans cette Pièce, mais quelque fois des longueurs qu'il seroit aisé de supprimer.

Tes pareils à la fin devenus généreux,
Seroient-ils fatigués de chercher des Victimes?
Et pour mettre en ce jour des bornes à ses Crimes,
L'avide Européen cédant à la pitié,
Nous vient-il par ta bouche offrir son amitié?
Non, tu reviens encor, oubliant qui nous sommes,
Avilir ton semblable & marchander des hommes.
Eh quoi! ne sais-tu donc qu'enchaîner l'Univers?
Tu pourrois l'éclairer!... Tu lui donnes des fers,
Barbare Européen, répons quel est ton titre?

J'atteste la Nature; et la prens pour arbitre:
Viens, la recuses tu? C'est à son Tribunal
(Où malgré son Orgueil, l'home à l'homme est égal,)
Que t'appelle à grands cris l'humanité plaintive:
Viens te justifier aux yeux de ta Captive,
D'avoir osé braver ses respectables Loix:
Si tu peux en avoir, parle, expose tes Droits,
Défends les, ou plutôt laisse moi les confondre.
Va, je n'ignore pas qu'habile à me répondre,
Et mettant à profit tes talens séducteurs,
Tu sauras te parer des plus belles couleurs,

Opposer à ma voix, ton adroite Elo-
quence;
Sous des Sophismes vains cacher ta
violence;
Et même, en l'outrageant, nommer
l'humanité!
Mais tremble, j'ai pour moi l'Auguste
Vérité;
A quitter tes foyers, qui pouvoit te
contraindre?
L'Européen, des Cieux a-t-il donc à se
plaindre?
Réponds moi, non, sans doute, et ces
Dieux bienfaisants,
Ingrat, t'ont prodigué leurs plus riches
présens:
Quel désir insensé! quelle aveugle manie!
T'arrachant aux douceurs d'une heureuse
Patrie,

Et repoussant les bras de tes tendres enfans,
T'a fait braver des Mers les Gouffres me-
naçans,
Obstacle fait pour toi, barrière redoutable,
Qu'autrefois la Nature & sage & respectable,
Prévoyant tes desseins des perfides Mor-
tels,
Posa pour arrêter tes Complots criminels?
C'en est fait; tu franchis cette immense
Carrière.
Déjà s'offre à tes yeux un nouvel Hémis-
phère,
Au mépris de la mort, à travers les dan-
gers,
Que viens tu donc chercher sur ces bords
étrangers?
Le sage Américain que ton Orgueil mé-
prise,

Foule aux pieds les trésors dont ton
ame est éprise :
Emporte les, barbare, et si ce n'est assés
De ces brillans métaux l'un sur l'autre entassés,
Si c'est peu d'assouvir ton infame Avarice,
Achève tes Exploits, consomme l'injustice
Et répandant chez toi la terreur & l'effroi,
À ce Peuple éperdu donne encore la Loi.
Mais rien ne t'assouvit, & ta jalouse rage
De ces biens usurpés craint encor le partage.

C'est

C'est alors que suivant le cours de tes fureurs ...
(Non, ma voix se refuse à ce comble d'horreurs.)
Dans le sein désarmé d'un peuple doux et timide,
Ta criminelle main plonge un fer homicide;
En vain ces malheureux embrassant tes genoux,
Implorent ta pitié: tout tombe sous tes coups.
La Mort, l'affreuse mort vole sur ce rivage,
Anime ta fureur, et presse le Carnage.
Tu restes seul enfin, et ton bras est lassé.
Abreuve toi du sang que tes mains ont versé,

Discours

Sur ces Membres sanglans repose toi,
barbare,
Ce Trône est fait pour toi, la Cruauté
le pare;
Jouïs de ta Victoire, et du moins
quelque tems,
Promène tes regards sur ces Corps pal-
pitans,
Dans ces Champs où ton bras exerce
sa furie.
Viens entendre une voix qui s'élève &
te crie
„Tu te flattes en vain, si tu crois dé-
formais,
„Jouïr impunément du fruit de tes
forfaits:
„Farouche Européen, le sang de ces
Victimes,

« Armera contre toi les dieux vengeurs
des Crimes,
« Mais s'ils ont dans leurs mains des fou-
dres impuissans,
« Puissent, à leur défaut, les remords dévorans,
« Préparer à ton coeur d'éternelles tortures!
« Que dis-je, c'est trop peu! puissent les
mains impures
« S'armer contre toi même, et déchirant
ton flanc
« Se fouiller à leur tour de leur odieux
sang....
« Mais que vois je! Déjà des Nations
rivales,
« Viennent te disputer ces richesses fatales;
« Tous mes voeux sont remplis, & nos cruels
Tyrans,
« Eux mêmes sous le fer, dans la flamme

expirans.

« Reconnoissent enfin les vengeances célestes. »

Voilà donc ces Exploits à toi même funestes!

Voilà les fruits amers de ton avidité!

Quoi! cet Or vaudroit-il le prix qu'il t'a coûté?

Quoi! ces Champs ravagés & baignés de tes larmes,

A tes yeux éblouïs conservent tous leurs charmes!

Tu vas les cultiver, et sans doute dé-formais

A l'univers troublé tu vas rendre la Paix!

Non, Non, tu lui juras une éternelle Guerre,

Et

Et les Dieux t'ont formé pour désoler
la Terre:
Oui, je ne vois chez toi qu'un peuple de
bourreaux;
Chaque jour, chaque instant voit des
Crimes nouveaux.
Aux poignards dans tes mains succè-
dent tes Entraves,
Et ces vastes déserts se repeuplent d'Es-
claves.
Dieux! quels infortunés doctes à ta
Voix ...
Que vois-je? C'est sur vous qu'on fait tom-
ber ce choix.
O mes Concitoyens! On vous charge de
Chaînes.
Barbares, arrêtés vos fureurs inhu-
maines.
Par nos tristes Sanglots, par nos larmes,
nos Cris, ...   Quoi!

Quoi! vos féroces coeurs ne sont point attendris!
Ces Epoux éplorés, ces Mères suppliantes,
Vers vous, en vain, cruels, tendent leurs mains tremblantes!...
Ils emportent leur proye, et déjà leurs Vaisseaux,
Loin des bords Africains fendent le sein des eaux.
Mais toi, de leurs Complots, Ministres trop fidèles,
Aprens moi donc enfin par quelle erreur cruelle,
Tes pareils s'arrogent sur nous ce droit affreux?
Ainsi qu'un vil troupeau nous chassent devant eux.
Ce Peuple se croit-il en son erreur extrême,

Le Roi des Nations & son Juge Suprême?
Ou bien de quelque injure a-t-il à se venger?
Par l'Africain jamais se vit-il outrager?
Avons nous quelquefois répandant les Allarmes,
Porté dans tes foyers la terreur de nos Armes?
Non, Non, de tels forfaits sont réservés pour toi.
Toi seul du Genre humain es l'horreur & l'effroi;
Mais si de nous enfin tu reçus quelque Outrage,
Viens, viens nous en punir, montre nous ton Courage;

Ose

Ose nous attaquer. Par de lâches moyens,
Ne sois plus redoutable à mes Concitoyens;
Tu le connois ce peuple entreprenant, avide,
Qui, par l'impunité devenu moins timide,
Ainsi que tes trésors ravit ta liberté,
Et jusques dans les Mers vient braver ta fierté.
Dis moi, lorsque sa main aux Chaînes te prépare,
N'est-il pas vrai qu'alors tu le nommes barbare;
Ce sont, si je t'en crois, des tygres odieux.

Di-

Dignes de la vengeance et du Courroux
des Dieux.
De quoi vous plaignés vous si plus forts
ou plus braves,
Ces Peuples sans pitié vous ont mené
esclaves?
Ils ont sur vous des droits; les droits de
la valeur:
Mais vous, Européens, vous, dont le lâ-
che Cœur
Ne fait que de nos Rois acheter des
Victimes,
Vous croyez vous sur nous des droits plus
légitimes?
Ou plutôt en signant cet infâme Traité,
En auriés vous acquis sur notre liberté?
Quoi! ces Rois que le Ciel créa pour Nous

défendre,
Auroient aussi reçu le pouvoir de nous vendre?
Non, je ne puis le croire, & j'entens dans mon cœur
Une voix qui s'oppose à cette affreuse erreur.
Ambitieux Tyrans, souffrez que je l'écoûte.
Vos droits me sont connus (: et je le crois sans doutte :)
L'homme partout né libre a pu dire à ses Rois:
"Enchaine mes penchans sous le sceptre des Loix:
"Oui, je consens, esclave heureux & volontaire,

De

" De subir pour toûjours un joug peut-être austère,
" Que, partout à la fois également porté,
" La terreur des méchans en soit la sûreté.(a)
" Mais qu'aveugle, rampant, jamais il ait pû dire;
" Viens, exerce sur moi le plus injuste Empire:
" Je t'abandonne tout, règle mes sentimens,
" Fais taire de mon coeur les secrets mouvemens,
" J'étoufferai pour toi les cris de la Nature:
" La lâche trahison, le meurtre, le parjure,
" Rien ne peut m'effrayer, je saurai tout trahir,

Or-

"Ordonne-moi le crime, et je cours obéir;
"C'est peu, dispose encore au gré de ton envie,
"Despote impérieux, de mes biens, de ma vie,
"Je remets en tes mains tous les droits les plus chers,
"Et libre, je consens à recevoir des fers.
"De ce Contract heureux mes sermens sont le gage;"
Que l'homme ait pû tenir un semblable langage,
Le croiras-tu, Tyran, et ton Orgueil trompé
S'abuse-t'il encore sur un droit usurpé?

Apprends que malgré toi, dans le fond
de notre ame,
La Nature a ses droits, les sent & les
reclame.
Oui, sans doute, tu peux comprimer
ce ressort,
Lève la main, barbare; il prendra
son essor;
Que dis-je? C'est en vain que ici ma voix
t'accuse,
Et votre Cruauté peut te servir d'ex-
cuse.
Nous mêmes dans les fers nous courons
nous jetter,
Mais toi de nos fureurs devrois tu
profiter?
Je t'entens, un motif plus noble, plus

sublime,
Dans ce trafic honteux & te guide &
t'anime.
Pardonne, Européen, si j'ai pu
t'offenser;
Oui, j'oubliois ce Dieu que tu viens
m'annoncer,
Va donc, fais le connoitre à ce peuple
sauvage;
Africain trop heureux, bénis ton
esclavage,
L'Européen zélé vient reformer
ton cœur;
Et guidé par un Dieu, t'arrachera à
l'erreur
Ne lui reproche pas ses rigueurs in-
humaines,
Va, c'est pour t'éclairer qu'il t'acca-

ble de Chaînes.
O Dieu! par nos Bourreaux nous serions éclairés!
C'est ainsi qu'abusant des noms les plus sacrés,
Tu fais de tes desseins colorer l'injustice!
Etranger! c'en est trop, dépouille l'artifice,
Déjà la Vérité t'a dicté ton Arrêt.
Ecoute la, cruel, ton Dieu c'est l'Interêt:
C'est lui qui te guida vers ces plages lointaines,
C'est lui qui te ramène aux rives Africaines;
C'est lui, qui, destructeur de cent Peuples divers,

Car

Par tes indignes mains ravagea l'Univers;
Mais enfin, s'il est vrai, qu'un zèle pur t'enflâme,
Sans nous donner des fers, viens épurer notre ame;
Montre-nous ces devoirs & sichers & si saints,
Qui doivent en tous lieux réunir les humains,
Peins-nous l'Etre Suprême à qui tu rends hommage,
Tu pourras dans nos Coeurs en imprimer l'image;
Et porter jusqu'à lui nos voeux & nos tributs.
Garde-toi d'oublier ses plus beaux Attributs; Dis

Dis nous que des Mortels, il est le ten-
dre Père;
Et qu'il veille en tout tems sur la Na-
ture entière.
S'il vous parloit ainsi, bannissant les
soupçons,
O mes Concitoyens, écoutés ses leçons!
Et Vous, Européens, plus éclairés, plus
sages,
Loin de favoriser de coupables usages,
Sur nos Coeurs corrompus regnés par
Vos Bienfaits,
Et faites nous rougir de nos propres
forfaits.

Epitre
à Mr. de Voltaire
par Mr. François de Neufchâteau.

Patriarche immortel de la Philo-
sophie,
Vainqueur des préjugés, et sur tout
de l'Envie:
Toi qui nous annonças les Calculs
de Newton,
Et du meilleur des Rois la Clémence
éternelle.
Toi, qui sçus reformer Herodote &
Platon
Et le vieux Chapelain qui...
Toi, qu'on a vû depuis sur le plus heu-
reux ton,

Epitre

Raconter les amours du beau Robert
Covelle:
Toi qui penses sans crainte & parles
sans détour,
Et d'un pinceau de feu nous peignes
tour à tour,
Toutes les passions que notre Coeur
recèle:
Toi, qui, dans l'Elysée auras ta place
un jour,
Entre Locke et Racine, entre Virgile
et Bayle,
Toi, qui de chacun d'eux, réunis les
talens,
Ame incompréhensible, immense,
universelle,
Dis moi, quel Dieu préside à tes tra-
vaux constans?

Apprens nous par quel art éclipsant Fontenelle,
Tu sémes ton hyver des fleurs de ton Printems.
Jadis cette Ninon, dont tu fus Légataire,
De ses jeunes embrassemens,
Retrouvant la chaleur premiere
Malgré ses Quatre vingt dix ans,
Se couronnoit encore du Myrthe de Cythère;
Et faisoit envier aux Abbez de son tems,
Sa jouissance séculaire.
C'est ainsi que ta Muse & brillante et légère
Se couronne aujourd'hui des Lau-

Epitre

riers d'Hélicon.

O Nestor du sacré Vallon,
Tu sais, tu sais encor nous instruire &
nous plaire.
Je vois avec transport le Sceptre
d'Apollon
Dans ta main septuagenaire;
Et la vieillesse de Voltaire
Vaut la vieillesse de Ninon.

. . . .

Sur tout de tes Ecrits j'aime l'utilité.
Si l'on vit quelquefois un flatteur
hébété
Encenser des erreurs, déifier des crimes,
Si des rimeurs pusillanimes,
A l'Orgueil, au Mensonge, à la Stupidité
Consacrent leurs frivoles rimes,

De ces longs attentats venge la Vérité;
Qu'elle rentre à ta voix, dans ses droits légitimes.
Trop longtems l'imbécillité
Du Fanatisme absurde égorgea les Victimes.
Défenseur de l'humanité
Tu pratiques ensemble & prêches ses Maximes.
C'est toi, qui détruisis la Superstition,
Fille de l'aveugle ignorance.
C'est par toi que bientôt la sage Tolérance
Eteindra les Buchers de l'Inquisition.
Poursuis, & que ton éloquence
Utile au Genre humain, comme à la Nation,

Triomphe de l'erreur et de l'Opinion;
De Sirven opprimé ranime l'espérance,
Et comme en ta jeune saison,
Sois l'amour de l'Europe et l'honneur de la France,
Le Chantre des Vertus, l'appui de l'innocence,
Et l'apôtre de la Raison.
. . . .
. . . .

Tandis que Saint Lambert t'aplaudit et t'imite,
Les Sots versent leur fiel sur tes divins Ecrits.
Tel Zoïle autrefois blasphémoit contre Homère.
Tout Corneille a ses Scudéris.

Epitre

Qui plait à tout le monde, aux Cotins
doit déplaire :
Mais de ces barbouilleurs l'impudence
grossière,
Mérite ton Courroux bien moins que
tes mépris ;
Ils seroient trop flattés de te mettre
en Colère.
Est-ce à toi d'entendre leurs Cris ?
Cotin peut murmurer, mais c'est dans
la poussière.

Epître
à Mlle de T....
par le même.

Non, il n'est pas de cœurs constans.
Ah! ma Thémire, quel blasphême
Dans une bouche de vingt ans!
Grace à ce maussade systême,
J'entens le peuple des Amans,
Sur toi crier à l'anathême.
Dans l'âge heureux des agrémens,
Dans le moment de la tendresse,
Avec tes grands yeux si touchans,
Remplis de feux et de finesse;
Cette démarche de Déesse
Dont la douce légéreté
Fait mieux remarquer la noblesse;
Ce Sourire non concerté,

Epitre

Cette fraicheur de ta jeunesse,
Qui ressemble à la volupté;
À tous les coeurs sûre de plaire,
Tu serois la seule Bergère
Qui crût à l'Infidélité?
Va, crois-moi, change de langage,
L'Amour est le Dieu de ton âge,
Laisse lui tous ses attributs.
Il est moitié fou, moitié sage,
Et les plaisirs sont ses vertus.
Auras tu toujours le Courage
De lui disputer tes appas?
Songe bien qu'ils sont ton Ouvrage,
Et vois le qui te tend tes bras.
Si tu fais long tems la sévère,
Ce Dieu si jaloux, si colère

Dont

Epitre.

Dont je connois l'ambition,
Peut un matin, comme un Corsaire,
Venir, escorté d'un Notaire,
Détruire ton Illusion,
Ravir la fleur qui t'est si chère,
Et celà sans te laisser faire
Une seule Réflexion.

310.

Lettre
de S. M. I. de Russie
à M.r d'Alembert.

Monsieur d'Alembert. Je viens de lire la Réponse que Vous avez écrite au Sieur Odar, par laquelle Vous Vous refuser à Vous transporter pour contribuer à l'Education de mon fils: Philosophe, comme vous l'etes, je comprens qu'il ne vous coûte rien de mépriser ce qu'on appelle Grandeurs & Honneurs dans ce monde. À vos yeux tout celà est peu de chose, et je me range aisément de votre avis. À envisager les choses sur ce pied, je regarderois come petite,

la Conduite de la Reine Christine de Suède qu'on a tant louée, & souvent blâmée à plus juste titre; mais être né, ou appellé pour contribuer au Bonheur, et même à l'Instruction d'un Peuple entier, et y renoncer, ce me semble, est un refus de faire le bien que Vous avez à coeur. Votre Philosophie est fondée sur l'humanité; permettez moi de Vous dire, que de ne point se prêter à la servir, tandis qu'on le peut, c'est manquer son but. Je Vous fais trop honnête homme pour attribuer vos refus à la Vanité. Je sais que la Cause n'est que l'amour du repos pour cultiver les Lettres et l'Amitiée. Mais à quoi tient-il? Venez avec

tous vos amis. Je vous promets et à eux aussi, tous les agrémens et aisance qui peuvent dépendre de moi, et peut-être vous trouverez plus de liberté et de repos que chez vous. Vous ne vous pretez point aux instances du Roi de Prusse, et à la reconnoissance que vous lui devez, mais ce Prince n'a point de fils.

J'avoue que l'Education de ce fils me tient si fort à cœur, et vous m'êtes si nécessaires que peut-être je vous presse trop. Pardonnez mon indiscrétion en faveur de la Cause, et soyez assuré que c'est l'Estime qui

m'a renduë si intéressée.

Moscou le 13. 9bre 1762.

Signé Catherine.

P. S. Dans toute cette Lettre je n'ai employé que les sentimens que j'ai trouvée dans tous vos Ouvrages. Vous ne voudrez pas vous contredire.

Portrait de Mr. de Voltaire.

Vous me demandés, Monsieur, le Portrait de Voltaire, que vous ne connoissez, dites vous, que par ses Ouvrages; c'est déjà beaucoup selon moi, que de connoître l'Auteur. Vous voulez voir l'homme, je vais vous dépeindre l'un et l'autre.

Mr. de Voltaire est au dessus de la Taille des Grands hommes, c'est à dire, un peu au dessus de la médiocre, si je parle à un Naturaliste, ainsi point de Chicane sur l'Observation: il est maigre, d'un tempérament sec, il a la tête brulée,

le visage déchainé, l'air spirituel et caustique, les yeux étincelans et malins. Tout le feu que vous trouvez dans ses Ouvrages, il l'a dans son Action. Vif jusqu'à l'étourderie, c'est un ardent qui va et qui vient, qui vous éblouit et qui pétille. Un homme ainsi constitué, ne peut pas manquer d'être valétudinaire. La lame use le fourreau. Gai par complexion, sérieux par Régime; Ouvert sans franchise, politique sans finesse, sociable sans amis, il sait le Monde et l'oublie: le Matin Aristippe & le soir Diogène. Il aime la Grandeur, & méprise les Grands,

est aisé avec eux, contraint avec ses égaux. Il commence par la politesse, continue par la froideur et finit par le dégout. Il aime la Cour, et s'y ennuyer. Sensible sans Attachement. Voluptueux sans passions, il ne tient à rien par choix, et tient à tout par inconstance. Raisonant sans principes, sa raison a ses accès comme la folie des autres; l'esprit droit, le coeur injuste, il pense tout, & se moque de tout. libertin sans temperament, il sait aussi moraliser sans moeurs. Vain à l'excès, mais encore plus interessé.

Il travaille moins pour la reputation que pour l'argent: il en a faim et soif. Enfin il se presse de travailler pour se presser de vivre. Il étoit fait pour joüir, il veut amasser. Voila l'homme.

Voici l'Auteur.

Né Poëte, les Vers lui coûtent trop peu; cette facilité lui nuit, il en abuse, et ne donne presque rien d'achevé. Ecrivain facile, ingénieux, élégant. Après la Poësie, son métier seroit l'Histoire, s'il faisoit moins de raisonnements, et jamais de Paralleles, quoiqu'il en fasse quelquefois d'assez heureux.

Mr

 Portrait

Mr de Voltaire dans son dernier Ouvrage a voulu suivre la manière de Bayle, il tâche de le copier en le censurant. On a dit depuis long tems que pour faire un Ecrivain sans passions et sans préjugés, il faudroit qu'il n'eût ni Religion ni Patrie. Sur ce pied là, Mr. de Voltaire marche à grands pas vers la perfection. On ne peut d'abord l'accuser d'être Partisan de sa Nation. On lui trouve au contraire un Tic approchant de la Manie des Vieillards; Ces bonnes Gens vantent toujours le passé & sont mécontens du présent. Mr. de V. est toujours mécontent de son païs, il loue avec excès ce qui est à mille lieües de lui.

Pour la Religion, on voit bien qu'il est indécis à cet égard. Sans doute, il seroit l'homme impartial que l'on cherche, sans un petit levain d'Anti-Jansenisme un peu marqué dans ses Ouvrages. Mr. de V. a beaucoup de Littérature étrangère et françoise, et de cette Erudition mêlée qui est si fort à la mode aujourd'hui. Politique, Physicien, Géomètre, il est tout ce qu'il veut : mais toujours superficiel, et incapable d'approfondir. Il faut pourtant avoir l'esprit bien délié pour effleurer comme lui, toutes les matières. Il a le goût plus délicat que sûr. Satyrique ingenieux, mauvais Cri-

320. Portrait de M. de V.

Critique. Il aime les Sciences abstraites, et l'on ne s'étonne pas. L'Imagination est soulement, mais il n'a point d'Invention & l'on s'en étonne. On lui reproche de n'être jamais dans un milieu raisonnable.. Tantôt Philanthrope & tantôt Satyrique outré. Pour tout dire en un mot, M. de Voltaire veut être un homme extraordinaire, et il l'est à coup sûr.

Table des Matières contenuës dans le Tome II.

Pages.

Table — Pages

des Matières — Pages

4. Table

des Matieres Pag.

Table

des Matières

Table

des Matières. Pages

Table Pages

des Matières

Table

des Matières

Fin de la Table.

1. Gellert

Was nützt mir alles Glück der Welt?
Um froh zu sterben will ich leben
der Herr der alles Fleisch erhält
wird mir so viel ich brauche geben.
Ihm recht zu seyn, der Tugend nachzustreben
Dieß sey mein Kummer auf der Welt.

2

Dulce et decorum
est pro patria mori

3.

Patientia vincit omnia

Memoriae causa
scripsit. J. R. V.

4.

Nur nicht verdrießlich sonst mag mir alles fehlen.

5.

Wer mit Vernunft betrachtet
den Wechsel aller Sachen,
den kan kein Glück vergnügt
kein Unglück traurig machen.

6.

Heureux dans sa jeunesse
qui prevoit les remords de la [illegible] vieillesse
Et commence ses jours
Come il veut les finir.

7.

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air
qui marchent sur la terre ou nagent dans la Mer
de Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome
Le plus sot animal à mon avis c'est l'homme.

8.

Mon ami écoute je te prie
Ce qui fait une heureuse vie,
Point de souci, point de procès
Un feu qu'on n'éteigne jamais,
Assés de bien, acquis sans peine,
Un air aisé, point de Climène,
Des amis egaux, le corps sain,
Etre prudent sans être fin
Peu de devoirs, point de querelles
Peu de viandes, mais naturelles,
Une femme de bonne humeur
Mais au fond pleine de pudeur,
Etre complaisant, pas trop facile,
Un sommeil peu long, mais tranquile,
Etre satisfait de son sort
Quel qu'il soit ne s'en jamais plaindre
Et regarder venir la mort
Sans la desirer, ni la craindre.

9.

Sans le Soleil et sa chaleur feconde
Jamais la vigne ne produit
Ainsi si dieu ne nous seconde
Nous travaillons toujours sans fruit.

10.

O Eitelkeit, o Eitelkeit
die jüngsten Mägdchen werden alt
die wärmste Liebe wird kalt
die ängsten Freundschafften werden weich.
O Eitelkeit O Eitelkeit.

11.

Wenn du einst von meinen Feinden, meiner Laster Zahl wirst hören
So lass dir von meinen Freunden, meine Tugenden belehren
Begreifft mein Feind denen ihre Maaßen
Und mein Freund zu viel dazu
So geh du die Mittel Strassen
Denn ich bin ein Mensch wie du:

Lessing

12.

Ein Mägdchen dessen zärtlich Bild
Mit Göttlichkeit die Herzen füllt
Ein Mägdchen mit beredten Blicken
Mit Küssen die verstärkt entzücken,
Mit Händen, die liebkosend schlagen,
Und stammelnd, dich nur lieb' ich, sagen,
Mit schwachem Feuer, mit voller Brust,
Genießt zu dauerhafter Lust
Freunde, so ein Mägdchen ist für mich.

13.

Kein Mensch ist edel und frey, der den Begierden gehorchet,
Noch groß wofern er dem Schöpfer nicht dienet.
Er sey Überwinder der Welt, er sey der König der Helden
Stets ist er ohne die Tugend ein Knecht

13.

Les plaisirs sont des fleurs que notre divin Maître
Dans les routes du monde autour de nous fait naître
Chacun a sa saison et par des soins prudens
Il faut en conserver dans l'hiver de nos ans
Mais s'il faut les cueillir c'est d'une main légère
On flétrit aisément leurs beauté passagère

Voltaire

14.

So oft Aurorens Strahl erwacht,
So oft der Abend Schatten macht,
So oft soll dich die Welt ergötzen
So oft sollst du Menschen erblicken?

15

Einst belohnt dich dein Fleiß
Jetzt erheitert dich die Tugend
So beweint nun der Greis
Die so schnell entflohne Jugend

16.

Un tendre Ami vault mieux qu'une Couronne
Un Monarque n'a rien s'il ne posède un cœur,
Un Monde entier ne vault pas ce bonheur.
C'est l'amitié qui nous le donne
Pour gagner un Ami, je cederai un Trone

17.

Mais veut on en Amis, pour faire un heureux choix
Ne point se repentir, observés donc ces loix
On doit se reconnaitre en celui que l'on aime
On doit en un Ami se retrouver soi même
Cherchez y votre rang, votre esprit, et vos mœurs
Cette conformité peut seule unir les cœurs.

18.

Le tems qui change tout
Change aussi mon humeur
Mais envers mes Amis
Ne change pas mon cœur.

19.

Les jours, les mois, les années, s'enfoncent et se perdent sans retour
Dans l'abime des tems, le tems même sera détruit, ce n'est qu'un
point dans les espaces ~~des Ateles~~ immenses de l'eternité,
et il sera effacé. La vertu seule va au delà du tems

Puissiés vous convaincu de la
verité de ces paroles, c'est ce qu souhaitte.

20.

On a tant d'ame pour sentir
Et si peu d'esprit pour le dire.

Douce Amitié que je te trouve sage
J'aime surtout à vivre sous tes loix
Gagner les coeurs, voilà tes droits
Les rendre heureux, c'est ton ouvrage.

Clara von Alberg geb. v. Meisner

Original fr:

Toujours joyeux toujours content
Je sais braver la misère (braver)
Pour la rendre plus légère,
Je la supporte en chantant.
Souvent la vie est importune;
J'ai mon fardeau, chacun le sien;
Ma gayeté, voilà ma fortune
Ma liberté, voilà mon bien.

Plus que mon nom en ce livre
Puisse vivre
Ma memoire en votre coeur,
Elle aura pour Compagne
Bien choisie
Les vertus et le bonheur!

Burgafeld

Heureux est le Mortel qui du Monde ignoré
Vit content de soi même en un coin retiré,
Que l'amour de ce rien qu'on nomme renommée
N'a jamais enivré d'une vaine fumée
Qui de sa liberté forme tout son plaisir,
Et ne rend qu'à lui seul compte de son loisir

Despreaux

Caroline de Lignac

Ein Freund ist die Krone des menschlichen Lebens, Freundschaft ist köstlicher denn Frauen Liebe, die Liebe ist der Schatten am Morgen, mit jedem Augenblick wird er kleiner, Freundschaft aber der Schatten am Abend, er wächst bis die Sonne des Lebens sinkt

Lafontaine

Beglückt wer so, des Lebens ~~volle~~ Rolle spielet
daß wenn der Vorhang fällt, Er keine Reue fühlet

Der glücklichste ist in der Welt
der Tugend liebet, und Freundschaft hält.

Der Freuden viel, der Leiden wenig
Dies sey Ihr Loos.

Im Bridel, an des Arbeits Hauß.

Dans ces lieux le travail adoucit le malheur,
Et force le mechant à devenir meilleur.

~~Autre~~

Cy git Benjamin Francklin en [illegible]
Imprimeur
Comme un vieux livre dont la
reliure s'est usée, et les dorures
sont effacées.
Mais qui paraitra un jour
Dans une nouvelle Edition
revüe, et corrigée par l'Auteur

So wie die Rosen blühen
So blühe stets dein Glück
Und wen du rosen siehest
So denke an mich zurück

:hek. 3 Bde. Gieß. 784. br.
:ge d. Seitenverwanden im Hause

:tsch. Bundes u. d. Bundesstaaten.

g auf s. Geschlecht od. üb. Zeugung,
4. br.
Klagen u. Streitigkeiten d. gerichtl.

u. Eigenthumsrecht d. Schriftstellers

ar. 809. br.
gth. Baden. Freib. 833. br.
Berl. 817. br.

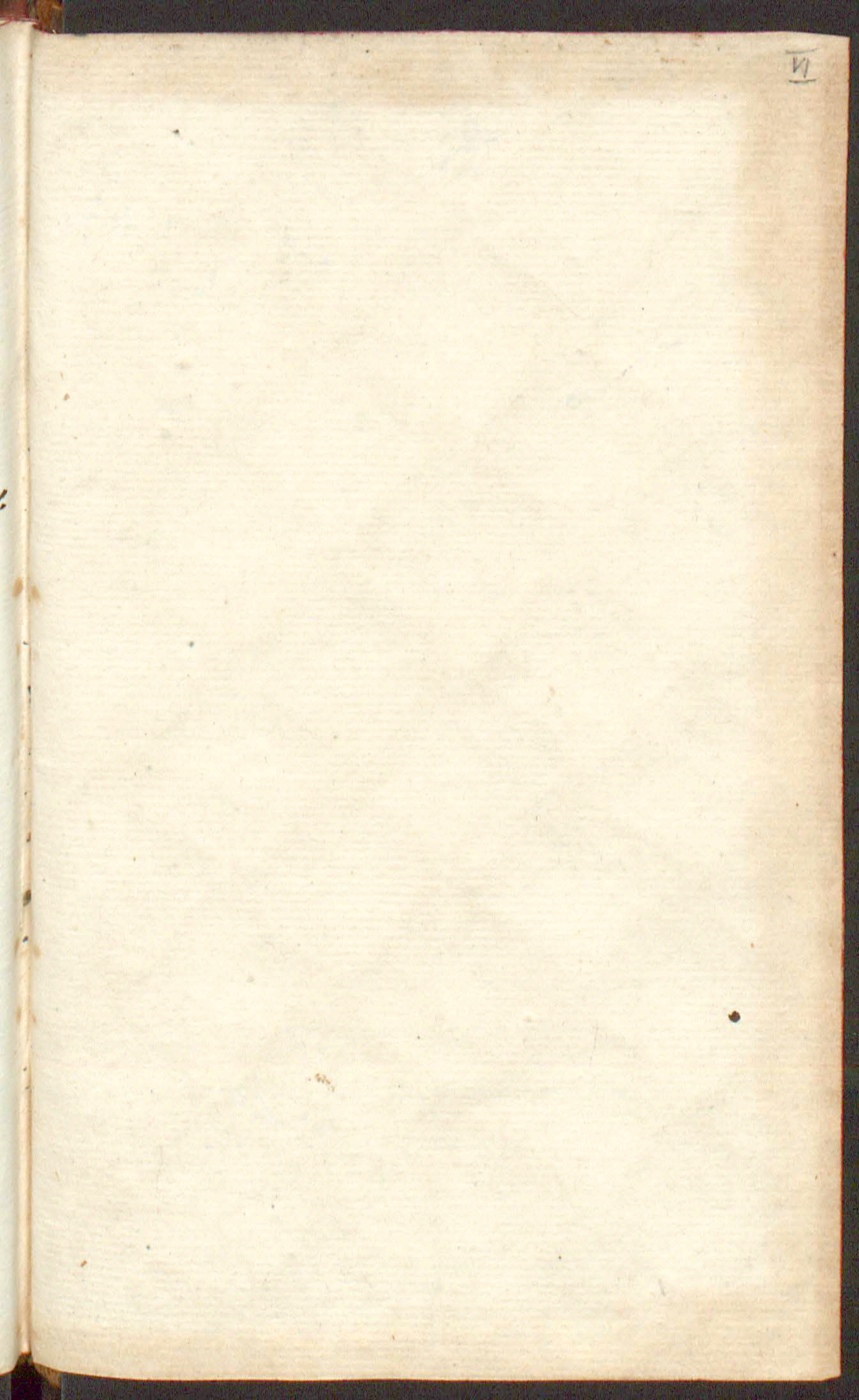
Vermischte S

2191 Thon, Ch. F., Fabrikant bunter
92 Vortheile welche aus d. Kenntniß
bei den Alten gezogen werden. Zwei
Jenisch. Berl. 798. br.
93 Wander, K. F., Uebungsschule de
Volksschulen. 4 Thle. Glog. 831. b
94 Wander, vollständiger Aufgabenschat
len. 6 Hefte. Berl. 841. br.
95 Wünsch, kosmologische Unterhaltun
hierzu fehlen.) Lpz. 780. Hengbd.

5 Schmidt, über Büchernachdruck.
6 Stieglitz, Ch. L., Bericht v.
Gesellsch. in Lpz., m. Kpfrn. D
7 Geisler, F. W. v., über d. Adel
8 Jochims, P., Aphorismen als
d. absoluten Naturrechts. Itzehoe
9 Bundesacte, deutsche, unterz. zu
10 Krugs, T., Bemerkung. über
druck. Lpz. 823. br.
11 Thierbach, d. german. Erbadel.
12 Fichte, F. G., Verantwortungs
mus. Jena 899. br.
13 Hauboldi, C. G., praecognit. j
14 Provinzialrecht d. Alt- Vor- u.

isprudenz.

v. Drechsel, Vorträg. über Landescul-
. Gemeindeedict 1818 in Baiern.
inhalts.


VI

